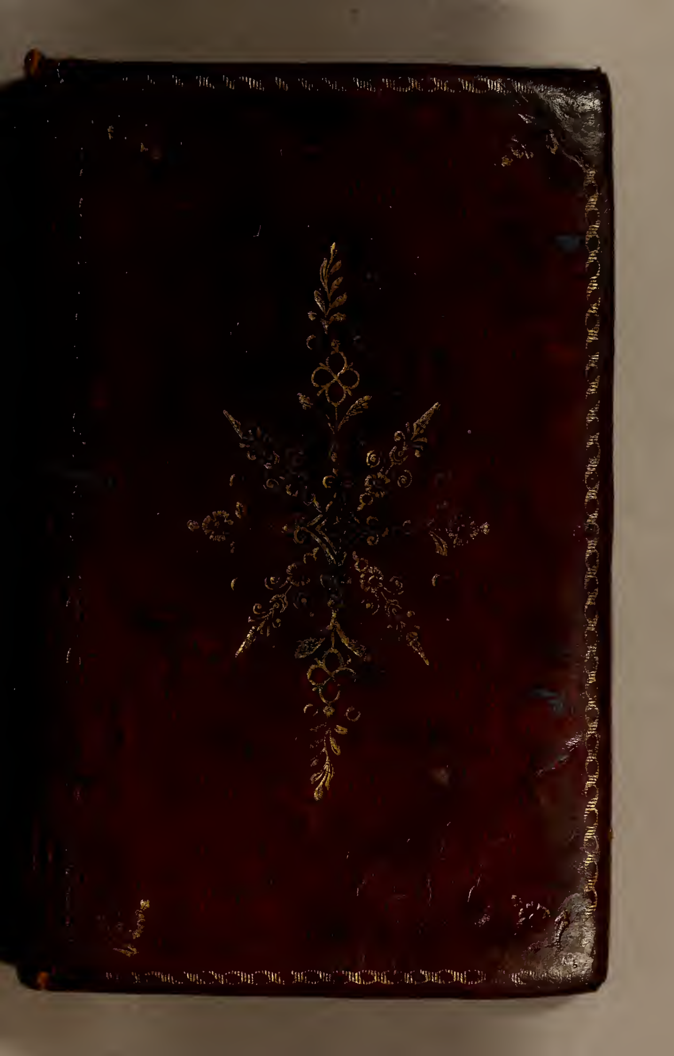
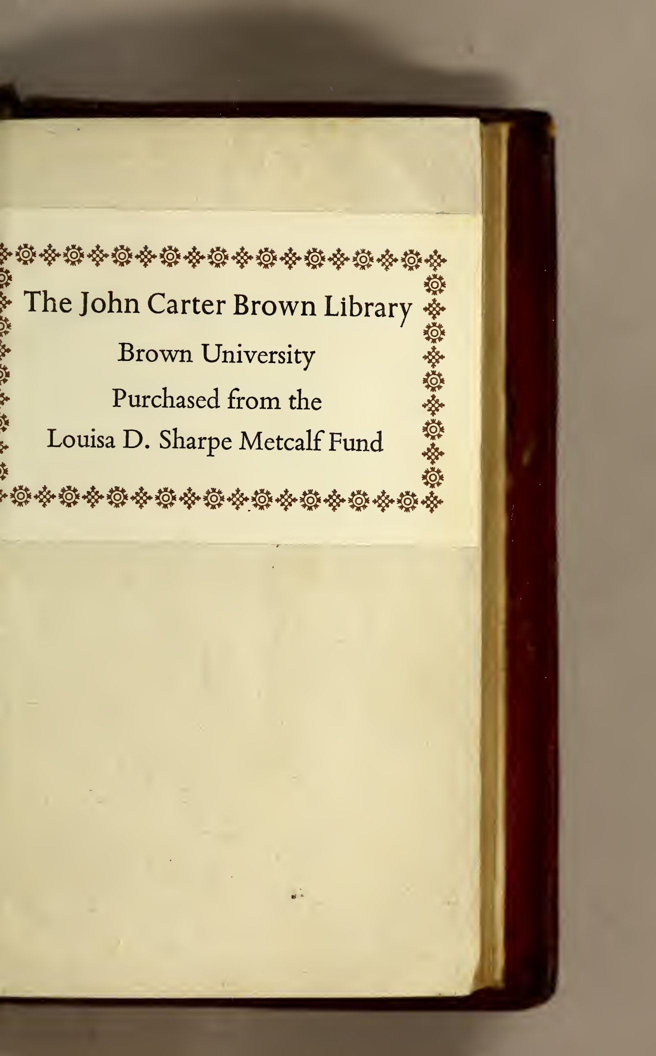






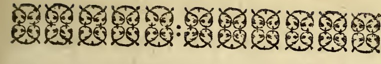
NOUVEAUX
DIALOGUES
DES
MORTS.

by Fontenelle



A COLOGNE,
Chez JAQUES DULONT.

M. DC. LXXXIII.



A LUCIEN, AUX CHAMPS ELISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il eſt bien juſte qu'aprés avoir pris une idée qui vous appartient, je reconnoiſſe du moins que je l'ay priſe, & que je vous en rende quelque ſorte d'hommage. L'Auteur dont on a tiré le plus de ſecours dans un Livre, eſt le vray Heros de l'Epitre Dedicatoire; c'eſt luy dont on peut publier les loüanges avec ſincerité, & qu'on doit choiſir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ay été bien hardi d'avoir oſé travailler ſur vôtre Plan;

mais il me ſemble que je l'euſſe été encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un Plan de mon imagination. J'ay quelque lieu d'eſperer que le deſſein qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui ſont de moy, & j'oſe vous dire que ſi par hazard mes Dialogues avoient un peu de ſuccés, il vous feroient plus d'honneur que les vôtres même ne vous en ont fait, puis qu'on verroit que cette idée eſt aſſez jolie, pour n'avoir pas beſoin d'être bien executée. J'ay fait tant de fonds ſur elle, que j'ay crû qu'une partie m'en pourroit ſuffire. J'ay ſupprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui eſt uſé dans les Enfers. Que je ſuis fâché que vous ayez épuiſé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient heriter, & à qui ils faiſoient

ſoient la cour ! Mais aprés tout, puis que vous aviez inventé ce deſſein, il étoit raiſonnable que vous en priſſiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ay tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez propoſée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ay fait moraliſer tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler, s'ils n'euſſent eu à dire que des choſes inutiles, que des Vivans diroient bien. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut ſuppoſer que les Morts ſont Gens de grande reflexion, tant à cauſe de leur experience que de leur loiſir; & en effet, ce ſeroit grand' pitié qu'ils ne penſaſſent pas un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils doivent regarder les choſes d'ici haut avec une tranquilité & une indifference mêlées d'un reſte d'intereſt qu'ils y prennent, & tout cela les rend fort propres à en diſcourir. Vous n'avez pas crû qu'ils fuſſent de grands par-

 leurs,

leurs, & vous avez fait presque tous leurs Dialogues tres-courts. J'ay suivi vôtre pensée, qui étoit fondée sur beaucoup d'apparence. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bien-tôt le bout de toutes les matieres. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairez pour convenir de tout les uns avec les autres, & par consequent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres Ignorans, qui ne découvrons pas la verité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entreheurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caracteres, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposez. Quand on a une fois conçû dans le monde une opinion des Gens, on n'en sçauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à suivre ces opi-

nions communes, & j'ay peint les Morts tels à peu prés qu'ils étoient pendant leur vie, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en ſuppoſer quelques-uns, & peut-être même auſſi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ay pas eu beſoin de ce privilege. L'Hiſtoire me fourniſſoit aſſez de veritables Morts, & d'Avantures veritables; je n'ay emprunté aucun ſecours de la Fiction. Vous ne ſerez pas ſurpris que des Morts parlent de ce qui s'eſt paſſé long-temps aprés eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je ſuis ſûr qu'à l'heure qu'il eſt, vous connoiſſez la France ſur une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous ſçavez qu'elle eſt aujourd'huy pour les Lettres ce que la Grece étoit autrefois. Sur tout, vôtre illuſtre Traducteur, qui vous a ſi bien fait parler nôtre Langue, n'aura pas manqué de

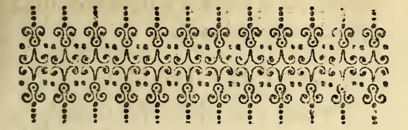
vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre vôtre ſtile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ſes expreſſions cette ſimplicité fine, & cet enjoüement naïf, qui ſont ſi propres pour le Dialogue! Pour moy, je n'ay garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien ſçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.



DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS.



DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINE'.

PHRINE'.



OUS pouvez le ſçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les Murailles de Thébes, que vous aviez ruïnées, pourvû que l'on y mît cette Inſcription. *Alexandre le Grand avoit abatu ces Murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand' peur que

les Siecles à venir n'ignoraſſent quel Métier vous aviez fait?

PHRINE'.

J'y avois excellé ; & toutes les Perſonnes extraordinaires dans quelque Profeſſion que ce puiſſe être, ont la folie des Monumens & des Inſcriptions.

ALEXANDRE.

Il eſt vray que Rhodope l'avoit déja euë avant vous. Sa beauté luy valut tant d'argent, qu'elle en bâtit en Egypte une de ces fameuſes Pyramides qui ſont encore ſur pied; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans le Païs, & dans le Siecle où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI-

PHRINE'.

Mais moy, j'avois cet avantage par dessus Rhodope, qu'en rétablissant les Murailles de Thébes, je me mettois en paralelle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquerant du monde, & que je faisois voir que ma beauté avoit pû reparer les ravages que vôtre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses qui assurément n'étoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous sçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINE'.

Et vous, vous étes fort satisfait d'avoir desolé la meilleure partie de l'Univers? Que vous eussiez été attrapé, si chaque Ville que vous avez ruïnée, eût eu une Phriné! Il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALE-

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un grand Conquerant.

PHRINE'.

Et moy une petite Conquerante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tout Païs, & les Rois même, ni les Conquerans, n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, vôtre Pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup auſſi ; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inſpirer aucune crainte à l'Orateur Demoſthene, qui ne fit pendant toute ſa vie que haranguer contre vous deux ; Et une autre Phriné que moy (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une Cauſe fort importante, ſon Avocat qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'a-

s'avisa de luy arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & aussitôt à la veuë des beautez qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne pût pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le severe Aréopage.

ALEXANDRE.

Quoy que vous ayez appellé encore une Phriné à vôtre secours, je ne croy pas que le party d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grand' pitié si....

PHRINE'.

Je sçay ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchois de vôtre gloire, ce qui ne vous en appartient pas; si je don-

donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en eſt deuë, croyez-vous que vous n'y perdiſſiez guere? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moy, c'eſt une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez été bien perſuadée. Mais penſez-vous que ce Perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avez pouſſé?

PHRINE'.

Non, non, car je ſuis de bonne foy. J'avouë que j'ay extremement outré le caractere de jolie Femme, mais vous avez auſſi outré celuy de Grand Homme. Vous & moy nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans

l'or-

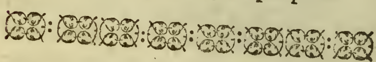
l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir aſſez pour rebâtir les Murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne faloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiez fait que conquerir la Grece, les Iſles voiſines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure, & vous en compoſer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raiſonnable; mais de courir toûjours, ſans ſçavoir où, & de prendre toûjours des Villes, ſans ſçavoir pourquoy, & d'executer toûjours, ſans avoir aucun deſſein, c'eſt ce qui n'a pas plû à beaucoup de Perſonnes bien ſenſées.

ALEXANDRE.

Que ces Perſonnes bien ſenſées en diſent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois uſé ſi ſagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit preſque point parlé de moy.

PHRINE'.

Ni de moy non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caracteres les plus raisonnables qui y sont les plus propres.



DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Bœuf sur tes épaules, aux Jeux Olimpiques?

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusques sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où sont

ſont ſortis une infinité de braves Athletes. Au contraire, ta Ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes Habitans, qui avoient banni les Coqs, de peur d'en être éveillez, & qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi delicat qu'ils le vouloient.

SMINDIRIDE.

Tu te moques des Sibarites; mais toy, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un Bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de luy reſſembler beaucoup?

MILON.

Et toy, crois-tu avoir reſſemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feüilles de Roſes, dont ton Lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toy qui s'étoit pliée en deux?

SMIN-

SMINDIRIDE.

Il eſt vray que j'ay eu cette delicateſſe; mais pourquoy te paroît-elle ſi étrange?

MILON.

Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMINDIRIDE.

Quoy, n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe, à qui il a rendu des ſervices ſignalez, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination?

MILON.

Non, je n'en ay jamais vû. Mais quand cela ſeroit?

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, & que ses desseins auroient réüssi sur des mesures fausses & mal prises?

MILON.

Non, je n'en ay point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMINDIRIDE.

Que cet Amant, & ce Conquerant, & generalement presque tous les Hommes, quoyque couchez sur des Fleurs, ne sçauroient dormir, s'il y en a une seule feüille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feüilles se tien-

tiennent étenduës, & qu'aucune ne ſe plie ; cependant le ply d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne ſuis pas fort ſçavant ſur ces matieres-là ; mais il me ſemble que toy, & l'Amant, & le Conquerant que tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes vous avez extrémement tort. Pourquoy vous rendez-vous ſi delicats ?

SMINDIRIDE.

Ah ! Milon, les Gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toy, mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MILON.

Je voy bien ce que c'eſt. Les Gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur delicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veu-

veulent bien être ſenſibles aux plus petits deſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux, & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMINDIRIDE.

Ce n'eſt point du tout cela. Les Gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

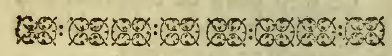
MILON.

Ils ſont donc fous, de s'amuſer à être ſi delicats.

SMINDIRIDE.

Voilà le malheur. La delicateſſe eſt tout à fait digne des Hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualitez & de l'eſprit, & du cœur. On ſe ſçait bon gré d'en avoir, on tâche à en acquerir quand on n'en a pas; cependant la delicateſſe diminuë le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe qu'on

qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les Hommes ſont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agreables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.



DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HElas! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſçavez comme j'ay vécu. Je garday une fidelité ſi exacte à mon premier Mary, que je me brûlay toute vive, plûtôt que d'en épouſer un ſecond. Cependant je n'ay pû être à couvert de la médiſance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile, de changer une

Prude aussi severe que moy, en une jeune Coquete, qui se laisse charmer de la bonne mine d'un Etranger dés le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Histoire est renversée. A la verité, le Bucher où je fus consumée, m'est demeuré. Mais devinez pourquoy je m'y jette? Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage, c'est parce que je suis au desespoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE.

De bonne foy, cela peut avoir des consequences tres-dangereuses. Il n'y aura plus guere de Femmes qui veüillent se brûler par fidelité conjugale, si aprés leur mort un Poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être vôtre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans vôtre vie quelque intrigue que vous esperiez qui ne seroit pas connuë. Que

ſçait-on ? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foy de vôtre Bucher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vray-ſemblance, je ne me plaindrois pas tant de luy : mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fuſſe au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe. Cependant, Enée & vous, vous paroiſſiez extrémement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner vôtre Patrie ; vous cherchiez fortune tous deux dans des Païs étrangers ; il étoit Veuf, vous étiez Veuve ; voilà bien des rapports. Il eſt vray que vous êtes née trois cens ans aprés luy ; mais Virgile a vû tant de raiſons pour

pour vous aſſortir enſemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous ſeparoient, n'étoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raiſonnement eſt-ce là? Quoy, trois cens ans ne ſont pas toûjours trois cens ans, & malgré cet obſtacle, deux Gens peuvent ſe rencontrer, & s'aimer?

STRATONICE.

Oh! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſurément il étoit Homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il me deshonorât, pour mettre ce beau myſtere dans ſes Ouvrages?

STRATONICE.

Mais quoy ? vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes ?

DIDON.

Rien moins. C'est le plus beau morceau de son Poëme, que celuy où il me fait paroître. Il me l'a recité icy; mais, à la médisance prés, c'est quelque chose de divin; & s'il étoit obligé à me reconnoître dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

Dequoy vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas euë; voilà un grand malheur! Mais en recompense on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DIDON.

Quelle conſolation !

STRATONICE.

Je ne ſçay comment vous êtes faite ; mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit ou de leur beauté. Pour moy, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre qui étoit à la Cour du Roy de Syrie mon Mary, fut mal-content de moy ; & pour ſe venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa ſon Tableau, & prit auſſi-tôt la fuite. Mes Sujets, zelez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoy que les attitudes qu'on m'y donnoit, ne fuſſent pas avantageuſes à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnay.

Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon, si le premier merite d'une Femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRATONICE.

Je ne décide point quel est ce premier merite; mais dans l'usage ordinaire, la premiere question que l'on fait sur une Femme qu'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisiéme question.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chansonnettes eût osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moy?

ANACREON.

Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe; mais moy, avec mes Chansonnettes, je n'ay pas laissé d'être appellé le sage Anacreon, & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celuy de Sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne songeoient pas trop bien

bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la meriter ?

ANACREON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; & la merveille est, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celuy de Philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les Questions épineuses de la Dialectique ? Combien avez-vous composé de gros Volumes sur des matieres obscures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même ?

ARISTOTE.

J'avouë que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, & qu'il faloit être bien habile pour trouver moyen d'acquerir plus de gloire avec vôtre Lut & vôtre Bouteille, que les plus Grands Hom-

Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANACREON.

Vous prétendez railler; mais je vous soûtiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ay chanté, & comme j'ay bû, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter & pour boire comme moy, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toûjours le temps comme il viendroit; enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à regler chez soy; & quoy qu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guerir ni de l'ambition, ni de l'avarice; on se fait une entrée agreable à la Cour du grand Alexandre;

on s'attire des Presens de cinq cens mille écus, que l'on n'employe pas entierement en experiences de Physique, selon l'intention du Donateur; & en un mot, cette sorte de Philosophie mene à des choses assez opposées à la Philosophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait icy bas bien des médisances de moy; mais aprés tout, l'Homme n'est Homme que par la raison, & rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la Nature, & à déveloper toutes ces Enigmes qu'elle nous propose.

ANACREON.

Voilà comme les Hommes renversent l'usage de tout. La Philosophie est en elle-même une chose admirable, & qui leur peut être fort utile; mais parce qu'elle les incommode-

moderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprés d'eux à regler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planettes, & en meſurer les mouvemens, ou bien ils la promenent ſur la Terre pour luy faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toûjours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant comme ils veulent être Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui ſont la recherche des Cauſes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANACREON.

La Philoſophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la Nature,

& le Philosophe pense à soy. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure? Helas! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes, ou Physiciens. Pour moy, je n'ay point été d'humeur à m'engager dans les Spéculations; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup de Livres, qui font profession d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chansonnettes que vous méprisez tant; dans celle-cy par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En luy donnant mon tresor.
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus necessaire;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon soucy.

ARIS-

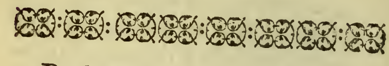
ARISTOTE.

Si vous ne voulez appeller Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien vôtre Chanſon; car enfin cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ay écrit ſur cette matiere; & tout le monde a avoüé qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ay dit des paſſions.

ANACREON.

Quel abus! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les Hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſiderer, mais non pas à guerir; & ils ont trouvé le ſecret de faire une Morale qui ne les tou-

touche pas de plus prés que l'Astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, & les Poltrons qui se battent sur la définition du Magnanime?



DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN verité, toutes les Fables que vous venez de me reciter, ne peuvent être assez admirées. Il a falu beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits Contes, les Instructions les plus importantes que la Morale puisse donner & pour couvrir ses pensées sous des Images aussi justes & aussi familieres que celles-là.

ESOPE.

Il m'eſt bien doux d'être loüé ſur cet Art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HOMERE.

Moy? je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESOPE.

Quoy, n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſteres dans vos Ouvrages?

HOMERE.

Helas! point du tout.

ESOPE.

Cependant tous les Sçavans de mon temps le diſoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odiſſée, à quoy ils ne donnaſſent des Allegories les plus belles du monde. Ils ſoûtenoient que tous les ſecrets de la Theologie, de la Phyſique, de la Morale,

rale, & des Mathematiques même, étoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Veritablement il y avoit quelque difficulté à les déveloper, & où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique; mais à cela prés ils convenoient que vous aviez tout ſçû, & tout dit, à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir je m'étois bien douté, que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophetiſer à bon conte des choſes éloignées en attendant l'évenement; il n'eſt rien tel auſſi que de debiter des Fables en attendant l'Allegorie.

ESOPE.

Il faloit que vous fuſſiez bien hardi pour vous repoſer ſur vos Lecteurs, du ſoin de mettre des Allegories dans

dans vos Poëmes. Où en euſſiez-vous été ſi on les eût pris au pié de la lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

ESOPE.

Quoy? ces Dieux qui s'entreſtropient, ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une aſſemblée de Divinitez, menace *l'Auguſte* Junon de la battre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un ſeul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en piéces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter) tout cela eût été bon ſans Allegorie?

HOMERE.

Pourquoy non? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vray? détrompez-vous. L'eſprit

prit humain, & le faux, ſimpatiſent extremement. Si vous avez la verité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire ſans contenir aucune verité. Ainſi le vray a beſoin d'emprunter la figure du faux pour être agreablement reçû dans l'eſprit humain; mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & ſa demeure ordinaire, & le vray y eſt étranger. Je vous diray bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des Fables allegoriques, il eût bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'Allegorie; & en effet, vous devez ſçavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſteres à part, n'ont point été trouvez ridicules.

ESOPE.

Cela me fait trembler. Je crains
urieusement que l'on ne croye que
es Bêtes ayent parlé comme elles
ont dans mes Apologues.

HOMERE.

Voilà une plaisante peur.

ESOPE.

Hé quoy? si l'on a bien crû que les
Dieux ayent pû tenir les discours
que vous leur avez fait tenir; pour-
quoy ne croira-t-on pas que les Bêtes
ayent parlé de la maniere dont je les
ay fait parler?

HOMERE.

Ah! ce n'est pas la même chose.
Les Hommes veulent bien que les
Dieux soient aussi foux qu'eux; mais
ils ne veulent pas que les Bêtes soient
aussi sages.

DIA-

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUis que vous voulez ſçavoir mon avanture, la voici. L'Empereur ſous qui je vivois, voulut ſe marier; & pour mieux choiſir une Imperatrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, ſe trouvaſſent à Conſtantinople. Dieu ſçait l'affluence qu'il y eût. J'y allay, & je ne doutay point qu'avec beaucoup de jeuneſſe, avec des yeux tres-vifs, & un air aſſez agreable & aſſez fin, je ne pûſſe diſputer l'Empire. Le jour que ſe tint l'Aſſemblee de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les viſages les unes des autres; & je remarquay avec plai-

laisir que mes Rivales me regardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de belles sans rien dire; mais quand il vint à moy, mes yeux me servirent bien, & ils l'arrêterent. *En verité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangereuses; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crûs qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que j'étois Imperatrice; & dans le trouble d'esperance & de joye où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En recompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette reponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

ATHENAIS.

Il faloit que cet Empereur-là fût d'un caractere bien étrange pour craindre tant l'esprit, & qu'il ne s'y

con-

connût guere, pour croire que vôtr
réponſe en marquât beaucoup; ca
franchement elle n'eſt point tro
bonne,& vous n'avez pas grand' cho-
ſe à vous reprocher.

ICASIE.

Ainſi vont les fortunes. L'eſpri
ſeul vous a faite Imperatrice; & moy,
la ſeule apparence de l'eſprit m'a em-
pêchée de l'être. Vous ſçaviez même
encore la Philoſophie, ce qui eſt bien
pis que d'avoir de l'eſprit; & avec
tout cela vous ne laiſſâtes pas d'épou-
ſer Theodoſe le jeune.

ATHENAIS.

Si j'euſſe eu devant les yeux un
exemple comme le vôtre, j'euſſe eu
grand' peur. Mon Pere, aprés avoir
fait de moy une Fille fort ſçavante &
fort ſpirituelle, me des-herita, tant il
ſe tenoit ſûr qu'avec ma ſcience &
mon bel eſprit, je ne pouvois man-
quer de faire fortune; & à dire vray,
je le croyois comme luy. Mais à pre-
ſent

ſent je voy bien que je courois un grand hazard, & qu'il n'étoit pas impoſſible que je ne demeuraſſe-là ſans aucun bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

ICASIE.

Voilà comme il faut ſe regler ſur les exemples. Il ſeroit aſſez plaiſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvay, quelque autre qui ſçauroit mon Hiſtoire & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

ATHENAIS.

Je ne voudrois pas répondre que cela luy réüſſit, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent on fait par hazard des plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas oüi parler d'un Peintre qui avoit ſi bien peint des Grapes de Raiſin, que des Oiſeaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle reputation cela luy donna. Mais les Raiſins étoient

por-

portez dans le Tableau par un petit Païſan ; & on diſoit au Peintre, qu'à la verité il faloit qu'ils fuſſent bien faits, puis qu'ils attiroient les Oiſeaux ; mais qu'il faloit auſſi que le petit Païſan fût bien mal fait, puis que les Oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant ſi le Peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit Païſan, les Raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccés prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE.

En verité, quoy qu'on faſſe dans le monde, on ne ſçait ce qu'on fait ; & aprés l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on ſe conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été neceſſaire. Tout eſt incertain. Il ſemble que la Fortune ait ſoin de donner des ſuccés differens aux mêmes choſes, afin de ſe moquer toûjours de la raiſon humaine, qui ne peut avoir de regle aſſurée.

DIA-

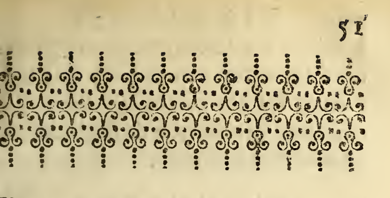
DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS,

AVEC

LES MODERNES.



DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.



OUY, je fus bel Esprit dans mon siecle, & je fis aupres des Princes une fortune assez considerable.

AUGUSTE.

Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARETIN.

Point du tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, & cela n'eût pas pû être si je me fusse amusé

à loüer. Ils étoient en guerre les un
avec les autres; quand les uns bat
toient, les autres étoient battus; i
n'y avoit pas moyen de leur chante
à tous leurs loüanges.

AUGUSTE.

Que faisiez-vous donc?

P. ARETIN.

Je faisois des Vers contre eux. Il
ne pouvoient pas entrer tous dans u
Panegyrique; mais ils entroient bie
tous dans une Satire. J'avois si bie
répandu la terreur de mon nom
qu'ils me payoient tribut pour pou
voir faire des sottises en sûreté. L'Em
pereur Charles V. dont assurémen
vous avez entendu parler ici bas, s'é
tant allé faire battre fort mal à pro-
pos, vers les Côtes de l'Afrique
m'envoya aussi-tôt une assez bell
Chaîne d'or. Je la reçûs, & la regar-
dant tristement; *ah! c'est là bien pe*
de chose, m'écriay-je, *pour une auss*
gran-

grande folie que celle qu'il a faite.

AUGUSTE.

Vous aviez trouvé une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARETIN.

N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſperance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſottiſes d'autruy? C'eſt un bon fonds, & qui rapporte toûjours bien.

AUGUSTE.

Quoy que vous en puiſſiez dire, le métier de loüer eſt plus ſûr, & par conſequent meilleur.

P. ARETIN.

Que voulez-vous? je n'étois pas aſſez impudent pour loüer.

AUGUSTE.

Et vous l'étiez bien aſſez pour

faire des Satires sur les Têtes couron-
nées?

P. ARETIN.

Ce n'est pas la même chose. Pou[r] faire des Satires, il n'est pas toûjour[s] besoin de méprîser ceux contre qu[i] on les fait, mais seulement le Bâton[,] au lieu que pour donner de certaine[s] loüanges fades & outrées, il me semble qu'il faut en quelque sorte mépriser ceux-mêmes à qui on les donne[,] & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel party vous prendriez parmy les Dieux, & que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la Terre, ou si vous vous feriez Dieu Marin, en épousant une Fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux, l'honneur de vôtre alliance, ou enfin si vous voudriez vous loger dans le Ciel, auprés du Scorpion qui tenoit la place de deux Signes, & qui en

en vôtre consideration se seroit mis plus à l'étroit ?

AUGUSTE.

Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loüé, on ne prend pas les loüanges avec tant de rigueur ; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent, est bien soulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit meriter des loüanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne meriter pas celles qu'on reçoit?

P. ARETIN.

Vous esperiez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nimphe de la Mer, ou que vous auriez un Apartement dans le Zodiaque ?

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de loüanges-là, on en rabat quelque chose,

pour les reduire à une mesure un peu plus raisonnable ; mais à la verité on n'en rabat guere, & on se fait à soy-même bonne composition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on soit loüé, on en tirera toûjours le profit de croire qu'on est au dessus de toutes les loüanges ordinaires, & que par son merite on a réduit ceux qui loüoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARETIN.

Je voy bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les loüanges dans tous les excés; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos Ennemis, il n'y avoit riende plus glorieux, selon toute vôtre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témerité de s'opposer à vous,

&

& que dés que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On loüoit une partie de vôtre vie aux dépens de l'autre. Pour moy, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles,& que vous ne m'eussiez dit, *choisissez de la severité, ou de la clemence, pour en faire le vray caractere d'un Heros; mais aprés cela tenez-vous-en à vôtre choix.*

AUGUSTE.

Pourquoy voulez-vous qu'on y regarde de si prés? Il est avantageux aux Grands, que toutes les matieres soient problematiques pour la flaterie. Quoy qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être loüez; & s'ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de merite.

P. ARETIN.

Mais quoy? Ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les Eloges dont on vous accabloit? Etoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachez à vôtre rang? Les loüanges ne diſtinguent point les Princes; on n'en donne pas plus aux Heros qu'aux autres; mais la Poſterité diſtingue les loüanges qu'on a données à differens Princes. Elles en confirme les unes, & declare les autres de viles flateries.

AUGUSTE.

Vous conviendrez donc du moins que je meritois les loüanges que j'ay reçûës, puis qu'il eſt ſûr que la poſterité les a ratifiées par ſon jugement. J'ay même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle; car elle s'eſt tellement accoûtumée à me regarder comme le modelle des Princes, qu'on les loüe d'ordinaire en me les

com-

comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARETIN.

Conſolez-vous. On ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui viennent ici, parlent de Loüis XIV. qui regne aujourd'huy en France, c'eſt luy qu'on regardera deſormais comme le modelle des Princes, & je prévoy qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir loüer davantage, qu'en oſant les comparer à ce grand Roy.

AUGUSTE.

Hé bien? Ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exageration ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

P. ARETIN.

Cela pourra être. On eſt ſi avide de loüanges, qu'on les a diſpenſées, & de la juſteſſe, & de la verité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AUGUSTE.

Il paroît bien que vous voudriez exterminer les loüanges. S'il faloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner ?

P. ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient sans interêt. Il n'appartient qu'à eux de loüer. D'où vient que vôtre Virgile a si bien loüé Caton, en disant qu'il préside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont separez d'avec les autres? C'est que ce Caton étoit mort, & que Virgile n'esperoit plus rien ni de luy, ni de sa Famille. D'où vient qu'il vous a si mal loüé au commencement de ses Georgiques ? Il avoit pension de vous.

AUGUSTE.

J'ay donc perdu bien de l'argent en loüanges ?

P. ARETIN.

J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos Succeſſeurs, qui auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprés, que l'on compoſât jamais de Vers pour luy?

AUGUSTE.

Hélas! Il avoit plus de raiſon que moy. Les vrayes loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous; mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vray que dans les paſſions que nous avons eüës toutes deux, les Muſes ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément; mais

il y a cette difference, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans, & moy j'étois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien ? cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAURE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſçay que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les Hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le Perſonnage d'une Femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPHO.

Entre-nous, j'en étois un peu fâchée ; ceſt une injuſtice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celuy de ſe défendre.

LAU-

LAURE.

Ne nous plaignons point, nôtre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toûjours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que si les Hommes nous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer, mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir par tant de douces attaques si long-temps continuées, & redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de vôtre cœur?

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voyent le ſuccés avec plaiſir dans tous les progrés qu'ils font auprés de nous; & nous, nous ſerions bien fâchées que nôtre réſiſtance eût trop de ſuccés.

LAURE.

Mais enfin, quoy qu'aprés tous leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah ! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toûjours une eſpece de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaiſir d'être aimez que celuy de triompher

e la Perſonne qui les aime ; & les
mans heureux ne ſont heureux, que
arce qu'ils ſont Conquerans.

LAURE.

Quoy ? auriez-vous voulu qu'on
ût établi que les Femmes attaque-
oient les Hommes ?

SAPHO.

Et quel beſoin y a-t-il que les uns
ttaquent, & que les autres ſe défen-
ent ? Qu'on s'aime de part & d'autre
utant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh ! les choſes iroient trop vîte, &
'amour eſt un commerce ſi agreable,
qu'on a bien fait de le prolonger le
plus qu'on a pû. Que feroit-ce ſi l'on
étoit reçû dés que l'on s'offriroit ?
Que deviendroient tous ces ſoins
qu'on prend pour plaire ; toutes ces
inquietudes que l'on ſent quand on ſe
reproche de n'avoir pas aſſez plû ;
tous

tous ces empressemens avec lesquel on cherche un moment heureux ; enfin tout cet agreable mêlange de plaisirs & de peines, qu'on appelle amour. Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

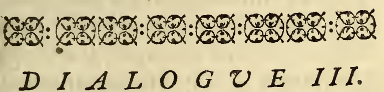
Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à se tenir sur la défensive. Aussi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse ? A ce compte elles les attaqueroient mieux.

LAURE.

Oüi, mais ils se defendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe resiste, on veut qu'il resiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celuy qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter luy-même. Il doit n'être ni si foible qu'il

se

ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais. C'eſt-là nôtre caractere, & ce ne ſeroit peut-être pas celuy des Hommes. Croyez-moy, aprés qu'on a bien raiſonné ou ſur l'amour, ou ſur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choſes ſont bien comme elles ſont; & que la réforme qu'on prétendroit y apporter, gâteroit tout.



DIALOGUE III.

SOCRATE,
MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Eſt donc vous, divin Socrate! Que j'ay de joye de vous voir! Je ſuis tout fraîchement venu en ce Païs-ci, & dés mon arrivée, je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin aprés avoir rempli mon Livre de vô-

tre

tre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous possediez cette vertu si * *naïve*, dont les *allûres* étoient si naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siecles où vous viviez.

SOCRATE.

Je suis bien-aise de voir un Mort qui me paroît avoir été Philosophe; mais comme vous étes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-temps que je n'ay vû ici personne, (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrémement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

* *Termes de Montaigne.*

SOCRATE.

J'en ſuis ravi. Je m'étois toûjours bien douté qu'il faloit qu'il devint meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire ? Il eſt plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſçavoir de vous l'Hiſtoire du temps que vous avez vû, & où regnoit tant de probité, & de droiture.

SOCRATE.

Et moy, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiecle où vous venez de vivre. Quoy? Les Hommes d'à preſent ne ſe ſont point corrigez des ſottiſes de l'antiquité?

MONTAIGNE.

Je croy que c'eſt parce que vous étes ancien, que vous parlez de l'Antiquité ſi familierement; mais ſçachez qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

SOCRATE.

Cela ſe peut-il? Il me ſemble que de mon temps les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les Hommes profiteroient de l'experience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Et les Hommes font-ils des experiences? Ils ſont faits comme les Oiſeaux, qui ſe laiſſent toûjours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déja pris cent mille Oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre tout

out neuf dans la vie, & les sottises des Peres sont perduës pour les Enfans.

SOCRATE.

Mais pourquoy ne fait-on point d'experiences ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage, & plus reglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE.

Les Hommes de tous les siecles ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.

SOCRATE.

Et sur ce pié-là, comment voudriez-vous que les siecles de l'antiquité eussent mieux valu que le siecle d'aujourd'huy ?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate. Je ſçavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raiſonner, & d'enveloper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit, & c'eſt ce que vous appelliez être la Sage-Femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avouë que me voilà accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne ſçaurois encore me rendre. Il eſt ſûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes & roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Periclés, ni enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoy tient-il? Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames;

Ames; & pourquoy ne se seroit-elle encore épuisée en rien, horsmis en Hommes raisonnables? Aucun de ses Ouvrages n'a encore dégeneré; pourquoy n'y auroit-il que les Hommes qui dégenerassent?

MONTAIGNE.

C'est un point de fait, ils dégenerent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit sçû faire si elle avoit voulu, & qu'en suite elle ait fait tout le reste avec assez de negligence.

SOCRATE.

Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espece particuliere, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Periclés, & moy, puis que vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans vôtre siecle des Gens qni nous ressembloient. Ce qui

tait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu
pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du cha-
grin contre ſon ſiecle, & l'antiquité
en profite. On met les Anciens bien
haut, pour faire dépit à ſes Contem-
porains. Quand nous vivions, nous
eſtimions nos Ancêtres plus qu'ils ne
méritoient; & à preſent, nôtre Poſte-
rité nous eſtime plus que nous ne
meritons; mais, & nos Ancêtres, &
nous, & nôtre Poſterité, tout cela eſt
bien égal, & je croy que le Spectacle
du monde ſeroit bien ennuyeux, pour
qui le regarderoit d'un certain œil;
car c'eſt toûjours la même choſe.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout étoit en mou-
vement, que tout changeoit, & que
les ſiecles differens avoient leurs diffe-
rens caracteres comme les Hommes.
En effet, ne voit-on pas des ſiecles
ſçavans, & d'autres qui ſont ignorans?
N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres
qui ſont plus raffinez ? N'en voit-on
pas de ſerieux & de badins, de polis &
de groſſiers?

SO-

SOCRATE.

Il eſt vray.

MONTAIGNE.

Et pourquoy donc n'y aura-t-il pas les ſiecles plus vertueux, & d'autres lus méchans?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas une conſequence. Les Habits changent; mais ce n'eſt pas à lire que la figure des corps change uſſi. La politeſſe, ou la generoſité, la cience ou l'ignorance, le plus ou le noins d'une certaine naïveté, le genie erieux ou badin, ce ne ſont là que les lehors de l'Homme, & tout cela hange; mais le cœur ne change oint, & tout l'Homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiecle, nais la mode d'être ſçavant peut venir; on eſt intereſſé, mais la mode d'être des-intereſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent

en cent ans, la Nature en a peut-ê
deux ou trois douzaines de raiſonn
bles, qu'il faut qu'elle répande p
toute la Terre, & vous jugez bi
qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle pa
en aſſez grande quantité, pour y fai
une mode de vertu & de doiture.

MONTAIGNE.

Cette diſtribution d'Hommes ra
ſonnables ſe fait-elle également?
pourroit bien y avoir des ſiecles mieu
partagez les uns que les autres.

SOCRATE.

La Nature agit toûjours ave
beaucoup de regle, mais nous ne ju
geons pas comme elle agit.

DIA

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avez-vous? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philosophe que luy.

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardy d'oser

attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes Amis en ſûreté, & de ſe tuer luy-même pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant luy auroit infailliblement pardonné?

ADRIEN.

Oh! ſi vous examiniez de prés cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Premierement il y avoit ſi long-temps qu'il s'y preparoit, & il s'y étoit preparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troiſiémement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point

oint son Epée sous le chevet de son it, (car comme on devinoit bien ce u'il avoit envie de faire, on l'avoit tée de là,) il appella pour la demaner un de ses Esclaves, & luy déchargea sur le visage un grand coup de oing, dont il luy cassa les dents, à teles enseignes qu'il retira sa main toute nsanglantée.

M. D'AUTRICHE.

J'avouë que voilà un vilain coup le poing, & qui gâte bien cette mort hilosophique.

ADRIEN.

Vous ne sçauriez croire quel bruit l fit sur cette Epée ôtée, & combien l reprocha à son Fils & à ses Domestiques, qu'ils le vouloient livrer à Cesar pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il falut qu'ils sortissent de sa Chambre, & le laissassent se tuer.

M. D'AUTRICHE.

Veritablement il n'étoit guere be-

ſoin d'un ſi grand tintamarre, il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort ; il n'y a rien de plus aiſé que de mourir quand on le veut, mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes, en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût differé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vray, & je voy que vous vous connoiſſez en morts genereuſes.

M. D'AUTRICHE.

Cependant on dit qu'aprés qu'on eut apporté cette Epée à Caton, & que tout le monde ſe fut retiré, il s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

ADRIEN.

Quel conte! il venoit de crier comme un perdu, & de battre ſes Valets ; on ne dort pas ſi aiſément aprés un tel exer-

exercice. De plus, la main dont il
avoit frappé l'Esclave, luy faisoit trop
de mal pour luy permettre de s'en-
dormir, car il ne pût supporter la dou-
leur qu'il y sentoit, & il se la fit ban-
der par un Medecin, quoy qu'il fût
sur le point de se tuer. Enfin depuis
qu'on luy eut apporté son Epée jus-
qu'à minuit, il lût deux fois le Dialo-
gue de Platon, & par consequent s'il
dormit, il ne dormit guere. En verité,
je crains bien qu'il n'ait fait semblant
de ronfler, pour en avoir l'honneur
auprés de ceux qui écoutoient à la
porte de sa Chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique
de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir
toûjours dans le fond quelque chose
de fort heroïque. Mais par où pouvez-
vous prétendre que la vôtre l'empor-
te? Autant qu'il m'en souvient, vous
étes mort dans vôtre Lit, tout uniment
& d'une maniere qui n'a rien de re-
marquable.

ADRIEN.

Quoy ? n'eſt-ce rien de remarquable, que ces Vers que je fis preſque en expirant ?

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma Fille, & Dieu
ſçache où tu vas ;
Tu pars ſeulette, nuë, & tremblotante. Hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſerieuſe ; mais pour moy, vous voyez que je badinay avec elle ; & c'eſt en quoy je prétens que ma philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à ſon ſecours, que quand elle vient ſans qu'on ait beſoin d'elle.

M. D'AU-

M. D'AUTRICHE.

Oüi, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre; mais par malheur je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits Vers, en quoy consiste toute sa beauté.

ADRIEN.

Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plûtôt que de tomber entre les mains de son Ennemi; ce n'est peut-être pas au fond si grand chose; cependant un trait comme celuy-là brille extrémement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frapé. Qu'un autre meure tout doucement, & se trouve en état de faire des Vers badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frape, & l'Histoire n'en tient presque pas de compte.

M. D'AUTRICHE.

Helas! rien n'eſt plus vray que ce que vous dites; & moy, qui vous parle, j'ay une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entiere; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au deſſus de la vôtre, qui eſt au deſſus de celle de Caton.

ADRIEN.

Comment? que voulez-vous dire?

M. D'AUTRICHE.

J'étois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roy, & ce Prince aprés la mort de ſon Pere, me renvoya chez le mien, en ſe moquant de la promeſſe qu'il avoit faite de m'épouſer. En ſuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roy; & comme j'allois par Mer trouver cet Epoux, mon Vaiſſeau fut batu d'une furieuſe tempête, qui mit ma

ma vie en un danger tres-évident. Ce fut alors que je me composay moy-même cette Epitaphe.

Cy gît Margot, la gentil' Damoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est pucelle.

A la verité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moy. Concevez bien cette espece de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous étes trop badin, je suis raisonnable.

ADRIEN.

Quoy? vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'AUTRICHE.

Oüi, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je suis sûre que vous vous fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles.

J'at-

J'attens un naufrage à tous momens sans m'épouventer, & je compose de sang froid mon Epitaphe ; cela est fort extraordinaire, & s'il n'y avoit rien qui adoucit cette Histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même temps, je suis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ay pourtant le malheur de mourir Fille ; je marque le regret que j'en ay, & cela met dans mon Histoire toute la vray-semblance dont elle a besoin. Vos Vers, prenez y garde, ne veulent rien dire ; ce n'est qu'un galimatias composé de petits termes folâtres ? mais les miens ont un sens fort clair, & dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

ADRIEN.

En verité, je n'eusse jamais crû que le chagrin de mourir avec vôtre virginité, eût dû vous être si glorieux.

M.

M. D'AUTRICHE.

Plaiſantez-en tant que vous voudrez ; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſenciel ſur celle de Caton, & ſur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant vôtre vie, que vous vous étiez engagez d'honneur à ne craindre point la mort ; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne ſçay ce qui en fût arrivé. Mais moy, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au Ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en eſtimât moins ; cependant je demeuray aſſez tranquille pour faire mon Epitaphe.

ADRIEN.

Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite ſur la terre ?

M. D'AUTRICHE.

Ah ! cette chicane-là eſt de mau vaiſe grace ; je ne vous en ay pas fai de pareille ſur vos Vers.

ADRIEN.

Je me rens donc de bonne foy, & j'avouë que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE'.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoy ? le ſang circule dans le corps ? Les veines le portent des extrémitez au cœur, & il ſort

ort du cœur pour entrer dans les ar-
eres, qui le reportent vers les extré-
nitez?

HERVE'.

J'en ay fait voir tant d'experiences,
ue personne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien
ous autres Medecins de l'antiquité,
ui croyions que le sang n'avoit qu'un
nouvement tres-lent du cœur vers
es extrémitez du corps ; & on vous
st bien obligé d'avoir aboli cette
ieille erreur.

HERVE'.

Je le prétens ainsi, & même on
loit m'avoir d'autant plus d'obliga-
ion, que c'est moy qui ay mis les
Gens en train de faire toutes ces bel-
es découvertes, qu'on fait aujour-
d'huy dans l'Anatomie. Depuis que
j'ay une fois eu trouvé la circulation
du

du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau reſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyez combien nôtre Medecine moderne doit avoir d'avantages ſur la vôtre. Vous vous mêliez de guerir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERASISTRATE.

J'avouë que les Modernes ſont meilleurs Phiſiciens que nous; ils connoiſſent mieux la Nature, mais ils ne ſont pas meilleurs Medecins; nous guériſſions les Malades auſſi bien qu'ils les gueriſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guerir de ſa fiévre quarte. Vous ſçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon poux qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la preſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, &

que

que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile & aussi considerable que celle-là, sans sçavoir que le sang circulât, & je croy qu'avec tout le secours que cette connoissance eût pû vous donner, vous eussiez été fort embarassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux reservoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le Malade, c'étoit le cœur.

HERVE'.

Il n'est pas toûjours question du cœur, & tous les Malades ne sont pas amoureux de leur Belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de sçavoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Vous croyez donc vos nouvelles

les découvertes fort utiles ?

HERVE'.

Aſſurément.

ERASISTRATE.

Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoy voyons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il y en ſoit jamais venu ?

HERVE'.

Oh ! s'ils meurent, c'eſt leur faute ; ce n'eſt plus celle des Medecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces reſervoirs, tout cela ne guerit donc de rien ?

HERVE'.

On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu, mais il eſt impoſſi-

impoſſible qu'avec le temps, on n'en voye de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous ? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les Hommes ont euë de bonne heure, à laquelle ils n'ont guere ajoûté, & qu'ils ne paſſeront guere, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement, ce qu'ils avoient beſoin de ſçavoir; car ils étoient perdus, ſi elle eût laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi neceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HERVE'.

Ce ſeroit grand' pitié qu'en connoiſſant mieux l'Homme, on ne le guerit pas mieux. A ce compte, pourquoy s'amuſeroit-on à perfectionner

la

la ſcience du corps humain ? Il vau-droit mieux laiſſer là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoiſſances fort agreables ; mais pour ce qui eſt de l'utilité, je croy que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'eſt bien la même choſe. La Nature veut que dans de certains temps les Hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moyen de la mort ; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point ; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau penetrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain ; on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIA-

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſçaurez que Galilée, qui étoit mon Mathematicien, avoit découvert de certaines Planettes, qui tournent autour de Jupiter, auſquelles il donna en mon honneur, le nom d'Aſtres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement, Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit preſentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autruy.

BERENICE.

Sans doute, je n'ay guere vû d'effet plus remarquables de sa malignité.

C. DE MEDICIS.

Vous en parlez bien à vôtre aise, & vous avez été beaucoup plus heureu-se que moy. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si vôtre Mar[y] Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sçay quelle guerre. Il revint ayan[t] défait ses Ennemis ; vous consacrâte[s] vos cheveux dans un Temple de Ve-nus, & le lendemain un Mathemati-cien les fit disparoître, publia qu'il[s] étoient dans le Ciel, & appella un[e] Constellation, la chevelure de Bere-nice. Faire passer des étoiles pour le[s] cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planettes ; cependant vôtre chevelure a réüssi, & ce[s] pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BERE-

BERENICE.

Si je pouvois vous donner ma che-
velure celeſte, je vous la donnerois
pour vous conſoler ; & même je ſe-
rois aſſez genereuſe pour ne préten-
dre pas que vous me fuſſiez fort obli-
gé de ce preſent-là.

C. DE MEDICIS.

Il ſeroit pourtant conſiderable, &
je voudrois que mon nom fût auſſi
aſſuré de vivre que le vôtre.

BERENICE.

Helas ! quand toutes les Conſtel-
lations porteroient nom nom, en ſe-
rois-je mieux ? Il ſeroit là haut dans
le Ciel, & moy, je n'en ſerois pas
moins ici bas. Les Hommes ſont
plaiſans ; ils ne peuvent ſe dérober à
la mort, & ils tâchent à luy dérober
deux ou trois ſyllables qui leur appar-
tiennent. Voilà une belle chicane
qu'ils s'aviſent de luy faire. Ne vau-

droit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms ?

C. DE MEDICIS.

Je ne suis point de vôtre avis ; on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on est representé, par des pierres qu'on a élevées les unes sur les autres, par son Tombeau même. On se noye, & on s'accroche à tout cela.

BERENICE.

Oüi, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoy attacherez-vous vôtre immortalité ? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C.

C. DE MEDICIS.

Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention que de donner ſon nom à des Aſtres; ils demeurent toûjours.

BERENICE.

Encore de la maniere dont j'en entens parler, les Aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, Grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Sçavans. Il y a quelque temps que je vis ici bas deux Morts, qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchay; je demanday qui ils étoient, & on me répondit que

étoit le Grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préference de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été Empereur de Conſtantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois Mers, ſur le Pont Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin; mais aprés qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à cauſe du changement des noms. *Helas* ! s'écria-t-il, *j'euſſe auſſi bien fait de laiſſer à Conſtantinople ſon premier nom de Biſance. Qui démé-*

lera

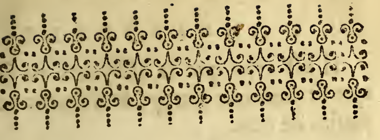
sera le nom de Constantin dans Stamboul ? il y tire bien à sa fin.

C. DE MEDICIS.

De bonne foy, vous me consolez un peu, & je me resous à prendre patience. Aprés tout, puis que nous n'avons pû nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.



DIALOGUES
DE
MORTS MODERNES.



DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

ANNE DE BRETAGNE.

Assurément, ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi-tôt la Mer pour venir épouser Loüis XII. & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en joüîtes guere, & je fus vengée de vous par vôtre jeunesse même, & par vôtre beauté, qui vous rendoient trop aimables aux yeux du Roy, & le consoloient trop aisément de ma perte ; car elles hâterent sa mort, & vous empêcherent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE.

Il eſt vray que la Royauté ne fit que ſe montrer à moy, & diſparut en moins de rien.

A. DE BRETAGNE.

Et aprés cela, vous devintes Ducheſſe de Suffolc ? C'étoit une belle chûte. Pour moy, grace au Ciel, j'ay eu une autre deſtinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſay ſon Succeſſeur, ce qui eſt un exemple d'un bonheur fort ſingulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'en croiriez-vous, ſi je vous diſois que je ne vous ay jamais envié ce bonheur-là ?

A. DE BRETAGNE.

Non. Je conçoy trop bien ce que c'eſt que d'être Ducheſſe de Suffolc, aprés qu'on a été Reine de France.

M.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres ?

M. D'ANGLETERRE.

Oüi, pourvû que ce ſoient celles de l'amour ; je vous aſſure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ay ſuccedé. Si j'euſſe toûjours pû diſpoſer de moy, je n'euſſe été que Ducheſſe, & je retournay bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dés que je fus déchargée de celuy de Reine.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les ſentimens ſi peu élevez ?

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que l'ambition n'étoit point

de mon goût. La Nature a fait aux Hommes des plaiſirs ſimples, aiſez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui ſont embaraſſans, incertains, difficiles à aquerir; mais la Nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agreable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit pas beſoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous dit que les Hommes ayent inventé l'ambition? La Nature n'inſpire pas moins les deſirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere. Elle eſt inquiete, pleine de projets chimeriques; elle va au-de là de ſes ſouhaits, dés qu'ils

qu'ils ſont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRETAGNE.

Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrappe trop tôt.

M. D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition ; ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de Gens ; & par conſequent ce n'eſt point la Nature qui les propoſe aux Hommes, car ſes faveurs ſont toûjours tres-generales. Voyez l'amour ; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il ſemble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roy qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guere s'aſſurer d'un cœur. Il ne ſçait ſi

ſi on ne fait pas pour ſon rang, tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Royauté luy coûte tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux.

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus mal-heureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ſes volontez non ſeulement ſuivies, mais prévenuës, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut; tant de ſoins, tant de deſſeins, tant d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet; en verité on ſe conſole de ne pas ſçavoir tout à fait au juſte, ſi on eſt aimé pour ſon rang, ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens; je ne les en aimerois que mieux. En fait de bonheur, c'eſt l'exception qui flate; & ceux qui regnent

ſont exceptez ſi avantageuſement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſez de reſte.

M. D'ANGLETERRE.

Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lors qu'il s'en preſente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a regné en Angleterre & fort long-temps, & fort heureuſement, & ſans Mary. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune Homme bien fait. Dés qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprés de luy, & leur dit quelque choſe aſſez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu prés ce qu'il diſoit, car les Femmes ont un inſtinct ad-

admirable. Les trois ou quatre mots de ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, luy tinrent plus à l'esprit que toute la Harangue des Ambassadeurs, & aussi-tôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit; Ils luy répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine, & se défendirent long-temps de la repeter. Enfin quand elle se servit de son autorité absoluë; elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas. *Ah! voilà une Femme bien faite*, & avoit ajoûté quelque expression assez grossiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce recit à la Reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congedia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois, un present considerable. Voyez com-

omme au travers de tous ces plaiſirs le grandeur & de Royauté dont elle toit environnée, ce plaiſir d'être rouvée belle, alla la fraper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eût pas donné ſa Couronne pour tous les plaiſirs imaginables de cette eſpece-là. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les Hommes. Il ne ſuffit pas que es plaiſirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils tranſportent. D'où vient que la vie paſtorale, elle que les Poëtes la dépeignent, n'a âmais été que dans leurs ouvrages, & ne réüſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce, & trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la veuë d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde, les flate moins que les idées qu'ils ſe propoſent quel-

quelquefois de cette vie paſtorale? C'eſt qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRETAGNE.

Ainſi le partage de vos plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimeres que les Hommes ſe forment.

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il eſt vray que peu de Gens ayent le goût aſſez bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.



DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutez point ; s'il y avoit un pas devant chez les Morts, je ne vous le cederois pas.

CHARLES V.

Quoy ? un Grammairien, un Sçavant ; & pour dire encore plus, & pousser vôtre merite jusqu'où il peut aller, un Homme d'esprit, prétendroit l'emporter sur un Prince qui s'est vû maître de la meilleure partie de l'Europe ?

ERASME.

Joignez-y encore l'Amerique, & je ne vous en craindray pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour

pour ainſi dire, qu'un compoſé de pluſieurs hazards, & qui deſaſſembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement, Si Ferdinand vôtre Grand-Pere eût été Homme de parole, vous n'aviez preſque rien en Italie; ſi d'autres Princes que luy euſſent eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophle Colomb ne ſe fût point adreſſé à luy, & l'Amerique n'étoit point au nombre de vos Etats; ſi aprés la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louïs XI. eût bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'Heritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Païs-Bas pour vous; ſi Henry de Caſtille, Frere de vôtre Grand' Mere Iſabelle, n'eût point été en mauvaiſe réputation auprés des Femmes, ou ſi ſa Femme n'eût point été d'une vertu aſſez douteuſe, la Fille de Henry eût paſſé pour être ſa Fille, & le Royaume de Caſtille vous échapoit.

CHAR-

CHARLES V.

Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt, je pers ou la Caſtille, ou les Païs-Bas, ou l'Amerique, ou l'Italie.

ERASME.

N'en raillez point. Vous ne ſçauriez donner un peu plus de bon ſens à l'un, ou de bonne foy à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de vôtre Grand-Oncle, ou juſqu'à la coqueterie de vôtre Grand' Tante, qui ne vous ſoient neceſſaires. Voyez combien c'eſt un édifice delicat, que celuy qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du hazard.

CHARLES V.

En verité, il n'y a pas moyen de ſoûtenir un examen auſſi ſevere que le vôtre. J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres, diſparoiſſent devant vous.

ERAS-

ERASME.

Ce ſont-là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer ; je vous en ai dépoüillé ſans peine. Vous ſouvient-il d'avoir oüi dire que l'Athenien Cimon, ayant fait beaucoup de Perſes Priſonniers, expoſa en vente d'un côté leurs Habits, & de l'autre leurs corps tout nûs ; & que comme les Habits étoient d'une grande magnificence, il y eût preſſe à les acheter ; mais que pour les Hommes perſonne n'en voulut ? De bonne foy, je croy que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſeparoit leur merite perſonnel d'avec celuy que la Fortune leur a donné.

CHARLES V.

Mais quel eſt ce merite perſonnel ?

ERASME.

Faut-il le demander ? tout ce qui eſt en nous. L'eſprit, par exemple, les ſciences. CHAR-

CHARLES V.

Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire?

ERASME.

Sans doute. Ce ne ſont pas des biens de fortune, comme la nobleſſe ou les richeſſes.

CHARLES V.

Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les ſciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, commes les richeſſes viennent à la plûpart des Gens riches? N'eſt-ce pas par voye de ſucceſſion? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainſi que nous de nos Peres. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſedons, on vous a laiſſé auſſi tout ce que vous ſçavez; & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçû des Anciens avec le même reſpect, que quelques Gens regardent les Terres & les

les Maiſons de leurs Ayeux, où ils ſe-
roient bien fâchez de rien changer.

ERASME.

Mais les Grands naiſſent heritiers
de la grandeur de leurs Peres, & les
Sçavans n'étoient pas nez heritiers
des connoiſſances des Anciens. La
ſcience n'eſt point une ſucceſſion
qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition
toute nouvelle que l'on entreprend
de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle
eſt aſſez difficile à recüeillir, pour être
fort honorable.

CHARLES V.

Hé bien, mettez la peine qui ſe
trouve à acquerir les biens de l'eſprit,
contre celle qui ſe trouve à conſerver
les biens de fortune, voilà les choſes
égales. Car enfin, ſi vous ne regardez
que la difficulté, il eſt ſûr que les af-
faires du monde en ont plus, que les
ſpeculations du Cabinet.

ERASME.

Mais ne parlons point de la ſcien-
ce; tenons nous-en à l'eſprit; ce
bien-là ne dépend aucunement du
hazard.

CHARLES V.

Il n'en dépend point? Quoy, l'eſ-
prit ne conſiſte-t-il pas dans une cer-
taine conformation du cerveau, & le
hazard eſt-il moindre de naître avec
un cerveau bien diſpoſé, que de naî-
tre d'un Pere qui ſoit Roy? Vous
étiez un fort habile Homme; mais
demandez à tous les Philoſophes, à
quoy il tenoit que vous ne fuſſiez une
bête. Preſque à rien; à une petite diſ-
poſition de fibres; enfin, à quelque
choſe que l'Anatomie la plus delicate
ne ſçauroit jamais appercevoir. Et
aprés cela, ces Meſſieurs les beaux
Eſprits nous oſeront ſoûtenir qu'il
n'y a qu'eux qui ayent des biens in-
dépendans du hazard, & croi-

ront avoir droit de ſe mettre au deſſus de tous les autres Hommes ?

ERASME.

A vôtre compte, être riche, ou avoir de l'eſprit, c'eſt le même merite.

CHARLES V.

Avoir de l'eſprit, eſt un hazard plus heureux, mais au fond c'eſt toûjours un hazard.

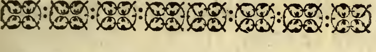
ERASME.

Tout eſt donc hazard ?

CHARLES V.

Oüi, pourvû qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoit point. Je vous laiſſe à juger, ſi je n'ay pas dépoüillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait ; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naiſſance, & je leur ôte juſqu'à ceux de l'eſprit. Si avant que de tirer vanité

té d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartint, il n'y auroit guere de vanité dans le monde.



DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE.

LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoy m'avez-vous si long-temps flâté de l'esperance de vous épouser, puis que vous étiez resoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH.

J'en ay bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ay été la Penelope de mon siecle. Vous, le Duc d'Anjou vôtre Frere, l'Archiduc, le Roy de Suede, vous étiez

tous des Pourſuivans, qui en vouliez à une Iſle bien plus conſiderable que celle d'Ithaque ; je vous ay tenus en haleine pendant une longue ſuite d'années, & à la fin je me ſuis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous reſſemblaſſiez tout à fait à Penelope ; mais on ne trouve point de comparaiſons qui ne ſoient défectueuſes en quelque point.

ELISABETH.

Si vous n'étiez pas encore auſſi étourdi que vous l'étiez, & que vous puiſſiez ſonger à ce que vous dites....

LE DUC.

Bon, je vous conſeille de prendre vôtre ſerieux. Voilà comme vous avez toûjours fait des fanfaronnades de virginité ; témoin cette grande Con-

Contrée d'Amerique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en memoire de la plus douteuse de toutes vos qualitez. Ce Païs-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur, il est dans un autre monde; mais il n'importe ce n'est pas là dequoy il s'agit. Rendez-moy un peu raison de cette conduite mysterieuse que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien? Est-ce que les six Mariages de Henri VIII. vôtre Pere, vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippes II. à ne point sortir de Madrid?

ELISABETH.

Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez; en effet mon Pere passa toute sa vie à se marier, & à se démarier, à repudier les unes de ses Femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vray secret de ma

conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joly, que de former des deſſeins, de faire des preparatifs, & de n'executer point. Ce qu'on obtient, vaut toûjours moins qu'il ne valoit, quand on ne faiſoit que l'eſperer, & les choſes ne paſſent point de nôtre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer; ce ne ſont que Bals, que Fêtes, que Réjouïſſances, je vais même juſqu'à vous donner un Anneau. Juſques-là tout eſt le plus riant du monde ; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées; auſſi ce qu'il y a d'agreable dans le Mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens là, & vous renvoye.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé ; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimeres.

ELISABETH.

Ah ! ſi l'on ôtoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il ? Je voy bien que vous n'aurez pas ſenti tous les agrémens qui étoient dans vôtre vie ; mais en verité, vous étes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

LE DUC.

Quoy ? quels agrémens y avoit-il dans ma vie ? Rien ne m'a jamais réüſſi. J'ay penſé quatre fois être Roi, d'abord il s'agiſſoit de la Pologne, en ſuite de l'Angleterre, & des Païs-Bas ; enfin la France devoit apparemment m'appartenir, & au bout du compte je n'ay été Roy de rien.

ELISABETH.

Et voilà ce bonheur dont vous ne vous étes pas apperçû. Toûjours des imaginations, des eſperances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait pen-

dant toute vôtre vie que vous preparer à la Royauté, comme je n'ay fait que me preparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je croy qu'un mariage effectif ne vous eût point fait de mal, je vous avouë qu'une veritable Royauté eût été assez de mon goût.

ELISABETH.

Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse, il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legerement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN,

ALBERT FREDIRIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous en aime mieux, d'avoir été fou aussi bien que moy. Aprenez-moy un peu l'Histoire de vôtre folie; comment vint-elle?

G. DE CABESTAN.

J'étois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siecle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes Ouvrages rendirent illustre. Mais elle prit tant de goût à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour

pour quelque autre ; & afin de s'aſſurer de la fidelité de ma Muſe, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'eſprit, & me mit hors d'état de compoſer.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Combien y a-t-il que vous étes mort?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-être quatre cens ans.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Il faloit que les Poëtes fuſſent bien rares dans vôtre ſiecle, puis qu'on les eſtimoit aſſez pour les empoiſonner de cette maniere là. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas né dans le ſiecle où j'ay vécu ; vous euſſiez pû faire des Vers pour toutes ſortes de Belles, ſans aucune crainte de poiſon.

G. DE CABESTAN.

Je le ſçay. Je ne voy aucun de tous

ces beaux esprits qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou?

A. F. DE BRANDEBOURG.

D'une maniere fort raisonnable. Un Roy l'est devenu pour avoir vû un Spectre dans une Forest, ce n'étoit pas grand' chose. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Et que vîtes-vous?

A. F. DE BRANDEBOURG.

L'appareil de mes Nôces. J'épousois Marie-Eleonor de Cleves; & je fis pendant cette grande fête des reflexions sur le Mariage, si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans vôtre maladie quelques bons intervales?

A. F. DE BRANDEBOURG.

Oüi.

G. DE CABESTAN.

Tant pis, & moy je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout à fait.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Je n'eusse jamais crû que ce fût-là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut l'être entierement, & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie, & ces retours entiers de la raison, n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considerable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé; ils sont toûjours égale-

ment fous, & ils ne ſe gueriſſent jamais.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Pour moy, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toûjours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah ! vous ne ſçavez donc pas à quoy ſert la folie ? Elle ſert à empêcher que l'on ne ſe connoiſſe, car la vûë de ſoy-même eſt bien triſte ; & comme il n'eſt jamais temps de ſe connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Vous avez beau dire ; vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont, comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des Hommes parle raiſon ; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de

de perdre l'esprit ; & on ne distingueroit point les Frenetiques d'avec les Gens de bon sens.

G. DE CABESTAN.

Les Frenetiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les forts liens de la societé humaine, témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes, surquoy roule tout ce qui se fait dans le monde ; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Les Frenetiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous

les uns les autres ; mais les autres Hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CABESTAN.

Ah ! que dites-vous ? Tous les Hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le ſolitaire ſe moque du Courtiſan ; mais en recompenſe il ne le va point troubler à la Cour ; le Courtiſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe ; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embaraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Franchement tout mort que vous êtes,

étes, je vous trouve bienfou avec vos raisonnemens; vous n'étes pas encore bien gueri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toûjours d'un autre. La vraye sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient; mais l'opinion de sagesse égale tous les Hommes, & ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vray, je ne comprens point vôtre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*; il n'y

n'y a jamais d'un côté ni tendres refus, ni resistances engageantes; il n'y a jamais de l'autre ni soûmissions, ni soins de plaire; c'est à dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE.

Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui sont extrémement jaloux de leur autorité, ont negligé par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mêlassent trop des affaires.

A. SOREL.

Hé bien, que sçavent-ils si ce seroit un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses; & moi qui vous parle, si je n'avois été maîtresse d'un Roy de France, & si je n'avois

n'avois eu beaucoup d'empire ſur luy, je ne ſçay où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous oüi dire combien nos affaires étoient deſeſperées ſous Charles VII. & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient preſque entierement les Maîtres ?

ROXELANE.

Oüi ; comme cette Hiſtoire a fait grand bruit, je ſçay qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui étiez cette Pucelle-là ? & comment étiez-vous en même temps maîtreſſe du Roy ?

A. SOREL.

Vous vous trompez ; je n'ay rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roy, dont j'étois aimée, vouloit abandonner ſon Royaume aux Uſurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Païs de Montagnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de

le

e ſuivre. Je m'aviſay d'un ſtratageme
our le détourner de ce deſſein. Je fis
enir un Aſtrologue avec qui je m'en-
endois ſecrettement ; & aprés qu'il
ut fait ſemblant de bien étudier ma
ativité, il me dit un jour en preſence
le Charles VII. que tous les Aſtres
toient trompeurs, ou que j'inſpire-
ois une longue paſſion à un grand
Roy. *Auſſi-tôt je dis à Charles, vous ne
rouverez donc pas mauvais, Sire, que
e paſſe à la Cour d'Angleterre ; car
vous ne voulez plus être Roy, & il
i'y a pas aſſez de temps que vous
n'aimez pour avoir rempli ma de-
ſtinée.* La crainte qu'il eût de me
perdre, luy fit prendre la reſolution
d'être Roy de France ; & il com-
mença dés-lors à ſe rétablir. Voyez
combien la France eſt obligée à l'a-
mour, & combien ce Royaume doit
être galant, quand ce ne ſeroit que
par reconnoiſſance.

ROXE-

ROXELANE.

Il eſt vray, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée pour attribuer à une jeune Païſanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roy?

A. SOREL.

Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moy j'avois auparavant animé le Roy. Elle fut d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais ſans moy elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ay dans cette grande affaire, quand vous ſçaurez le témoignage qu'un des Succeſſeurs de

Char-

'harles VII. a rendu en ma faveur
ans ce Quatrain.

entille Agnés, plus d'honneur tu merites,
a cause étant de France recouvrer,
ue ce que peut dedans un Cloître ouvrer
lose Nonnain, ou bien devot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? /ous m'avoüerez que si j'eusse été ıne Sultane comme vous, & que e n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je luy is, il étoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtresse de vous-même; mais moy, toute Esclave que j'étois, je ne laissay pas de m'asservir le Sultan. Vous avez fait

fait Charles VII. Roy presque malgré luy ; & moy, de Soliman, j'en fis mon Epoux, malgré qu'il en eût.

A. SOREL.

Hé quoy ? on dit que les Sultans n'épousent jamais.

ROXELANE.

J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoy que l'extréme passion qu'il avoit pour moy, eût déja été satisfaite bien des fois. Vous allez entendre un stratagéme plus fin que le vôtre. Je commencay à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuses ; aprés quoy je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons necessaires, je luy dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien ;

ien ; & que comme j'étois Eſclave,
e ne travaillois que pour Soliman
non Seigneur. Auſſi-tôt Soliman
n'affranchit, afin que j'euſſe moy-
nême le mérite de mes bonnes
ctions. Mais quand il voulut vivre
vec moy comme à l'ordinaire, & me
raiter en Belle du Serrail, je luy
narquay beaucoup de ſurpriſe, &
uy repreſentay avec un grand ſe-
ieux, qu'il n'avoit nul droit ſur la
erſonne d'une Femme libre. Soli-
nan avoit la conſcience delicate; il
lla conſulter ce cas à un Docteur de
a Loy, avec qui j'avois intelligence.
a réponſe fut, que Soliman ſe gardât
ien de prétendre rien ſur moy qui
'étois plus ſon Eſclave; & que s'il
e m'épouſoit, je ne pouvois être à
uy. Alors le voilà plus amoureux
que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul party
prendre, mais un party fort extraor-
dinaire, & même dangereux pour un
Sultan; cependant il le prit; & m'é-
ouſa.

A. SO-

A. SOREL.

J'avouë qu'il eſt beau d'aſſujettir ceux qui ſe précautionnent tant contre nôtre pouvoir.

ROXELANE.

Les Hommes ont beau faire; quand on les prend par les paſſions, on les mene où l'on veut. Qu'on me faſſe revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus imperieux; je feray de luy tout ce qu'il me plaira, pourveu que j'aye beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoy? ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez

n'avez pas oublié toute l'Aſtrologie que vous ſçaviez autrefois?

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous diſpenſe d'obſerver les regles ſi exactement.

ANSELME.

Il ſeroit plaiſant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore ſurquoy voudriez-vous que j'en fiſſe?

J. DE NAPLES.

Sur moy, ſur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon. Vous étes morte, & vous le ſerez toûjours, voilà tout ce que j'ay à vous prédire. Eſt-ce que nôtre condition, ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NAPLES.

Non, mais auſſi c'eſt ce qui m'ennuye cruellement; & quoy que je ſçache qu'il ne m'arrivera rien, ſi vous vouliez pourtant me prédire quelque choſe, cela ne laiſſeroit pas de m'occuper. Vous ne ſçauriez croire combien il eſt triſte de n'enviſager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir vôtre inquiétude, que vous ſeriez encore vivante. C'eſt ainſi qu'on eſt fait là haut. On n'y ſçauroit être en patience ce qu'on eſt; on anticipe toûjours ſur ce qu'on ſera; mais ici il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NAPLES.

Ah! les Hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font? Le preſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſe-

seroit grand' pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs veuës. Ne vaut-il pas mieux qu'il les étendent le plus qu'il leur est possible, & qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toûjours autant, dont ils se mettent en possession par avarice.

ANSELME.

Et qu'en arrive-t-il? Ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations, & par leurs esperances, que quand il est enfin present, ils trouvent qu'il est tout épuisé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude; le grand leurre des Hommes, c'est toûjours l'avenir, & nous autres Astrologues nous le sçavons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids & des signes chauds, qu'il y en a de mâles & de femelles, qu'il y a des Planettes bonnes & mauvaises, &

d'autres qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçûës, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoy? n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez été mon Aſtrologue, vous me diſiez du mal de l'Aſtrologie.

ANSELME.

Ecoutez; un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimez tant.

J. DE NAPLES

Oh! je ne vous en croy pas vous-même. Comment m'euſſiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois?

fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le Mariage? Il faloit bien que vous eussiez lû cela dans les Cieux.

ANSELME.

Je les consultay beaucoup moins que vos inclinations; mais aprés tout quelques Propheties qui réüssissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Histoire assez plaisante? Il étoit Astrologue, & ne croyoit non plus que moy à l'Astrologie. Cependant pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les regles, & prédit à quelqu'un des évenemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous ses calculs Astronomiques, qui avoient été le fonde-

ment de ſes prédictions. Sçavez-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; & ſi ſes ſupputations euſſent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NAPLES.

Si je croyois que cette Hiſtoire fût vraye, je ſerois bien fâchée qu'on ne la ſçût pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

ANSELME.

On ſçait bien d'autres Hiſtoires à leur deſavantage, & leur metier ne laiſſe pas d'être toûjours bon. On ne ſe deſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puiſſant. Les Hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont à une eſperance, & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquerir, ils le ſacrifient encore à une autre eſperance ; & il ſemble que ce ſoit-là un ordre malicieux étably dans la Natu-

re, pour leur ôter toûjours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guere d'être heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra, devoit être autrement fait que celuy qui est déja venu.

J. DE NAPLES.

Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je sçay une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ay apprise autrefois à la Cour d'Amour, qui se tenoit dans vôtre Comté de Provence. Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une Fontaine. Il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant luy, parce qu'il esperoit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. *Ce temps étant*

passé,

paſſé, voici encore la même eau, diſoit-il, *ce n'eſt point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toûjours la même, il attendit ſi bien que la ſource vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NAPLES.

Il m'en eſt arrivé autant, & je croy que de tous les Morts qui ſont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'uſage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaiſir de prévoir, d'eſperer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant ſoy. Un Sage, ſelon vous, ſeroit comme nous autres Morts, pour qui le preſent & l'avenir ſont parfaitement ſemblables; & ce Sage par conſequent s'ennuyeroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! C'eſt une plaiſante condition

tion que celle de l'Homme, ſi elle eſt telle que vous le croyez. Il eſt né pour aſpirer à tout, & pour ne joüir de rien; pour marcher toûjours, & pour n'arriver nulle part.

FIN.

TITRES ET SUJETS des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS AVEC LES MODERNES.

DIALOGUES
DE MORTS MODERNES.

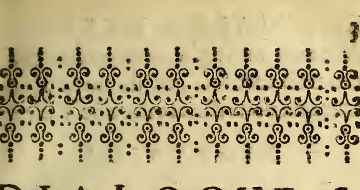
NOUVEAUX
DIALOGUES
DE
MORTS ANCIENS.

SECONDE PARTIE.



A COLOGNE,
Chez JACQUES DULONT.

M. DC. LXXXIV.



DIALOGUE I.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.



Rois cens ſoixante Statuës élevées dans Athenes à vôtre honneur ! C'eſt beaucoup.

DEMETRIUS.

Je m'étois ſaiſi du Gouvernement ; & aprés cela, il étoit aſſez aiſé d'obtenir du Peuple des Statuës.

HEROSTRATE.

Vous étiez bien content de vous

être ainſi multiplié vous-même trois cens ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville ?

DEMETRIUS.

Je l'avouë ; mais helas ! cette joye ne fut pas d'aſſez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne reſta pas une ſeule de toutes mes Statuës. On les abattit, on les briſa.

HEROSTRATE.

Voilà un terrible revers ; Et qui fut celuy qui fit cette belle Expedition ?

DEMETRIUS.

Ce fut Demetrius-Poliorcete, Fils d'Antigonus.

HEROSTRATE.

Demetrius-Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand

grand nombre de Statuës faites pour un même Homme.

DEMETRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celuy qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore vôtre ancien caractere.

HEROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du Temple d'Ephese ; toute la Grece en a fait beaucoup de bruit ; mais en verité, cela est pitoyable, on ne juge gueres sainement des choses.

DEMETRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, & de la Loy par laquelle les Ephesiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Herostrate.

HEROSTRATE.

Je n'ay pas du moins sujet de me plain-

plaindre de l'effet de cette Loy ; car les Ephesiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçûrent pas que defendre de prononcer un Nom, c'étoit l'immortaliser. Mais leur Loy même, surquoy étoit-elle fondée ? J'avois une envie demesurée de faire parler de moy, & je brûlay leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bienheureux, que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute leur Ville, & tout leur Etat.

DEMETRIUS.

On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces, tous les maux que vous n'avez pas faits.

HEROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que

que j'avois de brûler le Temple d'Ephese. Pourquoy l'avoit-on bâti avec tant d'art & tant de magnificence ? Le dessein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre son nom ?

DEMETRIUS.

Apparemment.

HEROSTRATE.

Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlay ce Temple.

DEMETRIUS.

Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour vôtre gloire les Ouvrages d'un autre ?

HEROSTRATE.

Oüi. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruiner par les miennes. Elle a un droit legitime sur tous les Ouvrages des Hommes ; elle les a faits, & elle

les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante de la vanité. Un Roy, qui pour honorer les Funerailles d'un Cheval, feroit raſer la Ville de Bucephalie, luy feroit-il une injuſtice? Je ne le croy pas, car on ne ſongea à bâtir cette Ville, que pour aſſurer la memoire de Bucephale; & par conſequent elle eſt affectée à l'honneur des Chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne feroit en ſûreté. Je ne ſçay ſi les Hommes même y feroient.

HEROSTRATE.

La vanité ſe jouë de leurs vies ainſi que de tout le reſte. Un Pere laiſſe le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpetuer ſon nom. Un Conquerant,

rant, afin de perpetuer le ſien, extermine le plus d'Hommes qu'il luy eſt poſſible.

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes ſortes de raiſons pour ſoûtenir le parti des Deſtructeurs; mais enfin ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abattre les Monumens de la gloire d'autruy, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celuy-là.

HEROSTRATE.

Je ne ſçay s'il eſt moins noble que les autres; mais je ſçay bien qu'il eſt neceſſaire qu'il ſe trouve des gens qui le prennent.

DEMETRIUS.

Neceſſaire!

HEROSTRATE.

Aſſurément. La Terre reſſemble

à de grandes Tablettes, où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces Tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les Monumens des Anciens ſubſiſtoient? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous eſperer que vos trois cens ſoixante Statuës fuſſent long-temps ſur pied ? Ne voyiez-vous pas bien que vôtre gloire tenoit trop de place ?

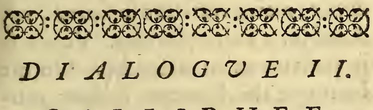
DEMETRIUS.

Ce fut une plaiſante vengeance que celle que Demetrius-Poliorcete exerça ſur mes Statuës. Puis qu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athenes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer ?

HEROSTRATE.

Oüi ; mais avant qu'elles fuſſent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce ſont les Paſſions qui

qui font, & qui défont tout. Si la raiſon dominoit ſur la Terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempêtes. Les Paſſions ſont chez les hommes des vents qui ſont neceſſaires, pour mettre tout en mouvement, quoy qu'ils cauſent ſouvent des orages.



DIALOGUE II.

CALLIRHEE, PAULINE.

PAULINE.

POur moy, je tiens qu'une Femme eſt en peril dés qu'elle eſt aimée avec ardeur. Dequoy un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas pour arriver à ſes fins ? J'avois long-temps

refifté à Mundus, qui étoit un jeune Romain fort bien fait ; mais enfin il remporta la victoire par un ftratageme. J'étois fort devote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreffe de ce Dieu me vient dire de fa part qu'il étoit amoureux de moy, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans fon Temple. Maîtreffe d'Anubis ! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquay pas au rendez-vous, j'y fus reçûë avec beaucoup de marque de tendreffe ; mais à vous dire la verité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyez fi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes fe font renduës à des Dieux déguifez en Hommes, & quelquefois en Bêtes ; à plus forte raifon devra-t-on fe rendre à des Hommes déguifez en Dieux.

CALLIRHEE.

En verité, les Hommes font bien remplis d'artifice. J'en parle par experience, & il eft m'eft arrivé prefque

que la même avanture qu'à vous. J'étois une Fille de la Troade ; & sur le point de me marier, j'allay, selon la coûtume du Païs, accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée, offrir ma viginité au Fleuve Scamandre. Aprés que je luy eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crûs fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux ; mes Compagnes envioient secretement ma felicité, & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontray ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athenien, qui avoit sa Flote sur cette Côte-là !

PAU-

PAULINE.

Quoy ? Vous l'aviez donc pris pour le vray Scamandre ?

CALLIRHEE.

Sans doute.

PAULINE.

Et étoit-ce la mode en vôtre Païs, que le Fleuve acceptât les offres que les Filles à marier luy venoient faire ?

CALLIRHEE.

Non ; & peut-être s'il eût eu coûtume de les accepter, on ne les luy eût pas faites. Il ſe contentoit des honnêtetez qu'on avoit pour luy, & n'en abuſoit pas.

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour ſuſpect.

CALLIRHEE.

Pourquoy ? Une jeune Fille ne pou-

pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu aſſez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne luy avoient fait que de fauſſes offres, auſquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les Femmes ſe flatent ſi aiſément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aye été la Dupe du Smacandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAULINE.

Non pas tout à fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un ſimple Mortel.

CALLIRHEE.

Et vous l'allâtes trouver cela n'eſt pas excuſable.

PAULINE.

Que voulez-vous ? j'entendois dire à tous les Sages, que ſi l'on n'aidoit ſoy-même à ſe tromper, on ne goûteroit gueres de plaiſirs.

CAL-

CALLIRHEE.

Bon ; aider à ſe tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce ſens-là. Ils vouloient dire que les choſes du monde les plus agreables, ſont dans le fonds ſi minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, ſi l'on y faiſoit une reflexion un peu ſerieuſe. Les plaiſirs ne ſont pas faits pour être examinez à la rigueur, & on eſt tous les jours reduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile. C'eſt là ce que vos Sages...

PAULINE.

C'eſt auſſi ce que je veux dire. Si je me fuſſe renduë difficile avec Anubis, j'euſſe bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu ; mais je luy paſſay ſa Divinité ſans vouloir l'examiner trop curieuſement. Et où eſt l'Amant dont on ſouffriroit la tendreſſe, s'il faloit qu'il eſſuyât un examen de nôtre raiſon ?

CAL-

CALLIRHEE.

La mienne n'étoit pas ſi rigoureuſe. Il ſe pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eût conſenti que j'aimaſſe ; & enfin il eſt plus aiſé de ſe croire aimée d'un Homme ſincere & fidele que d'un Dieu.

PAULINE.

De bonne foy, c'eſt preſque la même choſe. J'euſſe été auſſi-tôt perſuadée de la fidelité & de la conſtance de Mundus, que de ſa Divinité.

CALLIRHEE.

Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent ; mais on a vû ſouvent des Amans fideles, qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vrayes marques de fidelité, les ſoins, les empreſſemens des ſacrifices, une préference entiere, j'avouë qu'il ſe trouvera aſſez d'Amans fideles ; mais ce n'eſt pas ainſi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans, tous ceux dont la paſſion n'a pû être aſſez longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-même, ou aſſez heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le temps, & contre les faveurs, & ils ſont à peu prés en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CALLIRHEE.

Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidelité, même ſelon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme, qu'on eſt un Dieu, épris de ſon merite, elle n'en croira rien ; qu'on luy jure d'ê-

tre

tre fidele, elle le croira. Pourquoy cette difference ? C'eſt qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la choſe égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'eſt que cette erreur-là n'eſt pas ſoûtenuë par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant ſoit une Divinité, parce qu'on ne le ſouhaite pas ; mais on ſouhaite qu'il ſoit fidele, & on croit qu'il l'eſt.

CALLIRHEE.

Vous vous moquez. Quoy, toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, ſi elles ſouhaitoient qu'ils le fuſſent ?

PAULINE.

Je n'en doute preſque pas. Si cette

erreur étoit neceſſaire pour l'amour, la Nature auroit diſpoſé nôtre cœur à nous l'inſpirer. Le cœur eſt la ſource de toutes les erreurs dont nous avons beſoin ; il ne nous refuſe rien dans cette matiere là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGE'S.

CANDAULE.

PLus j'y penſe, & plus je trouve qu'il n'étoit point neceſſaire que vous me fiſſiez mourir.

GIGE'S.

Que pouvois-je faire ? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçûë que vous m'aviez fait

entrer le ſoir dans ſa Chambre, & me fit, ſur l'offenſe qu'avoit reçûë ſa pudeur, un tres-beau diſcours, dont la concluſion étoit, qu'il faloit me reſoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouſer en même temps ; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de ſon honneur, ou que je poſſedaſſe ce que j'avois vû, ou que je ne pûſſe jamais me vanter de l'avoir vû. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas ſi grand, que la Reine n'eût bien pû le diſſimuler, & ſon honneur pouvoit vous laiſſer vivre, ſi elle eût voulu; mais franchement, elle étoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un pretexte de gloire pour ſe défaire de ſon Mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me propoſoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous n'euſſiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit

n'avoit de dégoût pour moy. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que ſa beauté feroit ſur vous, & de vous prendre pour un trop honnête Homme!

GIGE'S.

Reprochez-vous plûtôt d'avoir été ſi ſenſible au plaiſir d'être le Mari d'une Femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CANDAULE.

Je me reprocherois la choſe du monde la plus naturelle. On ne ſçauroit cacher ſa joye dans un extrême bonheur.

GIGE'S.

Cela ſeroit pardonnable, ſi c'étoit un bonheur d'Amant, mais le vôtre étoit un bonheur de Mari. On peut être indiſcret pour une Maîtreſſe; mais pour une Femme! Et que croiroit-on du Mariage, ſi l'on en jugeoit

par

par ce que vous fites? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus delicieux.

CANDAULE.

Mais ſerieuſement, penſez-vous qu'on puiſſe être content d'un bonheur, qu'on poſſede ſans témoins? Les plus Braves veulent être regardez pour être braves; & les Gens heureux veulent être auſſi regardez pour être parfaitement heureux. Que ſçay-je même s'ils ne ſe reſoudroient pas à l'être moins, pour le paroître davantage? Il eſt toûjours ſûr qu'on ne fait point de montre de ſa felicité, ſans faire aux autres une eſpece d'inſulte, dont on ſe ſent ſatisfait.

GIGE'S.

Il ſeroit fort aiſé, ſelon vous, de ſe venger de cette inſulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuſer aux Gens ces regards, ou ſi vous voulez, ces ſentimens de jalouſie qui font

ſont partie de leur bonheur.

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit été Roy de Perſe, qu'on le menoit Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville Capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute ſa Cour, étoit aſſis ſur un Trône magnifique, & fort élevé; tout le Peuple rempliſſoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de ſoin. Jamais Spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roy parut aprés une longue marche de Priſonniers & de Dépoüilles, il s'arrêta vis à vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gay, *Sottiſe, ſottiſe, & toutes choſes, ſottiſe.* Il diſoit que ces ſeuls mots avoient gâté à l'Empereur tout ſon triomphe; & je le conçoy ſi bien, que je croy que je n'euſſe pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel, & du plus redou-

redoutable de mes Ennemis.

GIGE'S.

Vous n'eussiez donc plus aimé la Reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voyant, je me fusse écrié, *Sottise, sottise.*

CANDAULE.

J'avouë que ma vanité de Mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flater sensiblement, & combien la discretion doit être une vertu difficile.

GIGE'S.

Ecoutez, tout Mort que je suis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au merite. Il n'y a point de cœur, à qui

elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur; & elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toûjours enſemble toutes les Perſonnes dignes d'eſtime; cela eſt fort mêlé, & l'experience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de celuy ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CANDAULE.

Je vous declare que les Femmes ne voudroient point d'une diſcretion de cette eſpece, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GIGE'S.

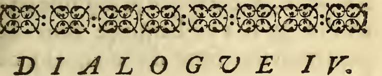
Ne ſuffit-il pas de s'en faire un plaiſir extrême? La tendreſſe profitera de ce que j'ôteray à la vanité.

CANDAULE.

Non. Elles n'accepteroient pas ce parti.

GIGE'S.

Mais ſongez que l'honneur gâte tout en amour, dés qu'il y entre. D'abord c'eſt l'honneur des Femmes, qui eſt contraire aux interêts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux interêts des Femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.



DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je ſçache de vous, Fulvie, une choſe qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vray que vous conçûtes pour luy quelque inclination, mais que comme il n'y répondit

pas, vous excitâtes vôtre Mari Marc-Antoine à luy faire la guerre?

FULVIE.

Rien n'eſt plus vray, ma chere Helene; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſequence. Marc-Antoine étoit foû de la Comedienne Citheride, & j'euſſe bien voulu me venger de luy, en me faiſant aimer d'Auguſte; mais Auguſte étoit difficile en Maîtreſſes. Il ne me trouva ni aſſez jeune, ni aſſez belle; & quoy que je luy fiſſe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques ſoins pour moy, il me fut impoſſible d'en tirer aucune complaiſance. Je vous diray même, ſi vous voulez, des Vers qu'il fit ſur ce ſujet, & qui ne ſont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu'Antoine eſt charmé de Glaphire,
C'eſt ainſi qu'il appelle Citheride.

Fulvie

Fulvie à ses beaux yeux me veut
assujettir.
Antoine est infidele. Hé bien donc? est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moy? que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moy
Mille Epouses mal satisfaites.
Aime-moy, me dit-elle, ou combattons. Mais quoy?
Elle est bien laide! Allons, sonnez, Trompettes.

HELENE.

Nous avons donc causé vous & moy, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-être jamais été; vous, celle d'Antoine & d'Auguste; & moy, celle de Troye.

FULVIE.

Mais il y a cette difference, que

vous avez causé la guerre de Troye par vôtre beauté ; & moy,celle d'Auguste & d'Antoine, par ma laideur.

HELENE

En recompense, vous avez un autre avantage sur moy ; c'est que vôtre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon Mari se venge de l'affront qu'on luy a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel ; & le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux Maris.

FULVIE.

Oüi ; mais Antoine ne sçavoit pas qu'il faisoit la guerre pour moy, & Menelas sçavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est là un point qu'on ne luy sçauroit pardonner ; car au lieu que Menelas suivi de toute la Grece, assiegea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Paris, n'est-il pas vray que si Paris eût

eût voulu abſolument vous rendre, Menelas eût dû ſoûtenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir ? De bonne foy, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'eſprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient foûs, de vous redemander ; & les autres l'étoient encore plus, de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes Gens ſe ſacrifioient aux plaiſirs d'un jeune Homme qui ne ſçavoit ce qu'il faiſoit ? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en liſant cet endroit d'Homere, où aprés neuf ans de guerre, & un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'aſſemble un Conſeil devant le Palais de Priam. Là, Antenor eſt d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me ſemble, à balancer ; on devoit ſeulement ſe repentir de s'être aviſé un peu tard de cet expedient. Cependant Paris témoigne que la propoſition luy déplaît ; & Priam qui, à ce que dit Homere,

mere, eſt égal aux Dieux en ſageſſe, embaraſſé de voir ſon Conſeil qui ſe partage ſur une affaire ſi difficile, & ne ſçachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille ſouper.

HELENE.

Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aiſément tout le ridicule ; mais la guerre civile d'Auguſte & d'Antoine, ne paroiſſoit pas ce qu'elle étoit. Lors qu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit ſi cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguſte vous avoit fait de ſes bonnes graces.

FULVIE.

Ainſi vont les choſes parmi les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les reſſorts en ſont d'ordinaire aſſez ridicules. Il eſt important,

tant, pour l'honneur des évenemens les plus considerables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

Tout de bon, vous ne pouviez plus rire aprés que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE.

Non. J'étois d'un serieux extraordinaire.

THEOCRITE.

Si j'eusse sçû que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien

dû y faire un petit voyage. Je n'ay que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le Lieu où nous sommes. Le Roy Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé ; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvû que j'allasse me presenter devant luy. On m'y conduisoit presque par force, & mes Amis me disoient pour m'encourager ; *Allez, ne craignez rien, vôtre vie est en sûreté, dés que vous aurez paru aux yeux du Roy. Ah!* leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonus qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me pût pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PARMENISQUE.

Je ne sçay si je n'eusse point voulu

avoir

avoir vôtre talent de badiner, même à ce prix-là.

THEOCRITE.

Et moy, combien voudrois-je presentement avoir acheté vôtre serieux !

PARMENISQUE.

Ah! vous n'y songez pas. Je pensay mourir du serieux que vous souhaitez si fort. Rien ne me divertissoit plus ; je faisois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouïssois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule étoit devenu triste pour moy. Enfin desesperé d'être si sage, j'allay à Delphes, & je priay instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus, au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne pût vaincre mon serieux.

rieux. Je commençois à prendre mon party, comme dans une maladie incurable, lors que je fis par hazard un voyage à Délos. Là, je contemplay avec ſurpriſe la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ſes Statuës. Il étoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grece; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit tres-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatay de rire, par la comparaiſon des Statuës du Fils à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer aſſez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vray ſens de l'Oracle. Je ne preſentay point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons, & tous mes vœux. Je luy fis je ne ſçay combien de ſacrifices. Je l'enfumay toute d'encens; & ſi j'euſſe été en état de ſoûtenir cette dépenſe, j'euſſe élevé un Tem-

Temple, *A Latone qui fait rire.*

THEOCRITE.

Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fût aux dépens de ſa Mere. Il ne ſe fût montré à vous que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant; mais une Deeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſerieux étoit un mal qui ne pouvoit être gueri par tous les remedes humains, & que j'étois reduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THEOCRITE.

Cette joye & cette gayeté que vous enviez, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extremement ſouffert.

PARMENISQUE.

Quoy? Il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gayeté, & à la joye?

THEOCRITE.

Oüi, c'étoient les Tirinthiens.

PARMENISQUE.

Les heureuſes Gens!

THEOCRITE.

Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſerieux ſur rien, tout alloit en deſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la place, tous leurs entretiens rouloient ſur

des folies, au lieu de rouler sur les Affaires publiques; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Senateurs n'étoient que des bouffonneries; enfin une parole, ou une action raisonnable, eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent incommodez de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de vôtre tristesse, & ils allerent consulter l'Oracle de Delphes, aussi bien que vous, mais pour une fin bien differente, c'est à dire pour luy demander les moyens de recouvrer un peu de serieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il seroit desormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même; cependant pour la faire serieusement, ils y apporterent bien des preparatifs. Ils resolurent de n'y recevoir point de

jeu-

jeunes Gens, mais ſeulement des Vieillards, & non pas encore toutes ſortes de Vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des Femmes bien incommodes. Quand toutes ces Perſonnes choiſies furent ſur le bord de la Mer, pour immoler la Victime, il fut beſoin, malgré les Femmes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils compoſaſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les lévres; mais par malheur il ſe trouva là un Enfant, qui s'y étoit coulé. On voulut le chaſſer ſelon l'ordre, & il cria; *Quoy? craignez-vous que je n'avale vôtre Taureau?* Cette ſottiſe déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le ſacrifice fut troublé, & la raiſon ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, aprés que le Taureau leur eut manqué, de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les Gens ſi ſerieux,

&

& qui fit un effet si remarquable sur vous.

PARMENISQUE.

A la verité, je descendis dans l'Antre de Trophonius ; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THEOCRITE.

Et qu'est-ce donc ?

PARMENISQUE.

Ce sont les Reflexions. J'en avois fait, & je n'en riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient gueris de leur enjoûment.

THEOCRITE.

J'avouë que je ne sçay pas trop ce que c'est que les Reflexions, mais je ne puis concevoir pourquoy elles seroient chagrines. Ne sçauroit-on avoir des vûës saines, qui ne soient en même

même temps triſtes ? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaye ; & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer ?

PARMENISQUE.

Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été que l'on penſât, car elle vend les penſées bien cher. Vous voulez faire des Reflexions, nous dit-elle ; prenez-y garde, je m'en vengeray par la triſteſſe qu'elles vous cauſeront.

THEOCRITE.

Mais vous ne me dites point pourquoy la Nature ne veut pas que l'on penſe.

PARMENISQUE.

Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre ; & vivre, c'eſt ne ſçavoir ce que l'on fait la plûpart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arra-

chons

chons à la Nature ſon ſecret ; on devient ſage, & on ceſſe d'être Homme ; on penſe, & on n'agit plus ; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEOCRITE.

Mais la Raiſon qui vous fait penſer mieux que les autres, ne laiſſe pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMENISQUE.

Vous dites vray. Il y a une raiſon qui nous met au deſſus de tout par les penſées ; il y en a une autre qui nous ramene en ſuite à tout par les actions ; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé ?



DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoy? Se peut-il que vous ayez pris plaiſir à faire mille infidelitez à l'Empereur Marc-Aurele, à un Mari qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui étoit ſans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain?

FAUSTINE.

Et ſe peut-il que vous ayez aſſaſſiné Jules Ceſar, qui étoit un Empereur ſi doux & ſi moderé?

BRUTUS.

Je voulois épouventer tous les Uſurpateurs, par l'exemple de Ceſar, que ſa douceur & ſa modera-

tion

tion n'avoient pû mettre en ſûreté.

FAUSTINE.

Et ſi je vous diſois que je voulois effrayer tellement tous les Maris, que perſonne n'oſât ſonger à l'être, aprés l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été ſi mal payée?

BRUTUS.

C'étoit un beau deſſein! Il faut qu'il ſoit des Maris, car qui gouverneroit les Femmes? Mais Rome n'avoit point beſoin d'être gouvernée par Ceſar.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi déreglées, & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribuë à la plûpart des Femmes; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de Maître, mais elle ne ſe plaiſoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes ſont juſtement de même na-

ture. On doit convenir auſſi que les Hommes ſont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article, mais ils voudroient l'exercer même en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtreſſe leur ſoit fidele ; fidele, veut dire ſoûmiſe. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe ; cependant il paſſe toûjours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toûjours du côté de l'Amant.

BRUTUS.

Vous voilà étrangement revoltée contre tous les Hommes.

FAUSTINE.

Je ſuis Romaine, & j'ay des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRUTUS.

Je vous aſſure qu'à ce compte-là tout l'Univers eſt plein de Romaines;

nes ; mais avoüez que les Romains, tels que moy, ſont un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant mieux, qu'ils ſoient ſi rares. Je ne croy pas qu'un honnête Homme voulût faire ce que vous avez fait, & aſſaſſiner ſon Bienfaicteur.

BRUTUS.

Je ne croy pas non plus qu'il y eût d'honnêtes Femmes qui vouluſſent imiter vôtre conduite. Pour la mienne, vous ne ſçauriez diſconvenir qu'elle n'ait été aſſez ferme. Il a falu du courage pour n'être pas touché par l'amitié que Ceſar avoit pour moy.

FAUSTINE.

Croyez-vous donc que j'aye eu moins beſoin d'avoir du courage, pour tenir bon contre la douceur, & la patience de Marc-Aurele ? Il regardoit avec indifference toutes les

infidelitez que je luy faisois ; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux ; il m'ôtoit absolument le plaisir de le pouvoir tromper. J'en étois souvent dans un tel desespoir, que je fusse volontiers devenuë Femme de bien. Cependant je me preservay toûjours de cette foiblesse ; & aprés ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait l'outrage de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'instituer à mon honneur des Fêtes Faustiniennes ? Ah ! cela n'est pas pardonnable. M'avoir fait une Apotheose magnifique pour m'insulter ! M'avoir érigée en Deesse par mépris !

BRUTUS.

J'avouë que je ne connois plus les Femmes. Voilà les plaintes les plus bizarres que j'aye jamais entenduës.

FAUSTINE.

N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla que

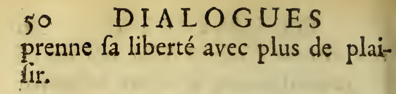
que contre Cesar ? Silla eût excité vôtre indignation & vôtre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un Homme jaloux ; ce même Cesar, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable ; il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & sa Femme toute entiere ; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec luy, & Pompée l'autre, il ne pût souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec Cesar !

BRUTUS.

Mais vous vouliez tantôt exterminer tous les Maris, & à present vous preferez les plus mauvais.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'en fût point, afin que l'on fût toûjours libre ; mais s'il faut qu'il en soit, je prefere les plus mauvais, afin que l'on re-



prenne sa liberté avec plus de plaisir.

BRUTUS.

Je croy que pour les Femmes qui vous ressemblent, le meilleur est qu'il soit des Maris. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.



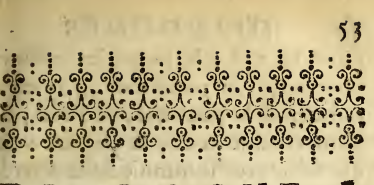
DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS,

AVEC

LES MODERNES.



DIALOGUE I.

SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

VOus me comblez de joye, en m'apprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers temps vous avez fait profeſſion de cette Secte.

MAROT.

J'ay été ſans vanité Stoïcien plus que vous-même, ni que Chriſippe, ni que Zenon nôtre Fondateur. Vous pouviez tous philoſopher à vôtre aiſe; vous, en particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, du moins on ne les envoyoit

point en exil, & on ne les mettoi
point en prison; mais moy, j'ay eû
soûtenir & la pauvreté, & l'exil, &
l'emprisonnement, & j'ay fait voi
que toutes ces incommoditez s'arrê-
toient au corps, & ne pouvoient ar-
river jusqu'à l'ame du Sage. Le cha-
grin a toûjours eu la honte de ne pou-
voir entrer chez moy par tous le
chemins qu'il s'étoit faits.

SENEQUE.

Ah! je suis ravi de vous entendre
parler. A vôtre langage seul, je vous
reconnoîtrois pour un grand Stoï-
cien. Et n'étiez-vous pas l'admira-
tion de vôtre Siecle?

MAROT.

J'avouë que je l'étois. Je ne me
contentois pas d'endurer mes maux
avec beaucoup de constance, je leur
insultois par des railleries que j'en
faisois. La fermeté eût fait assez
d'honneur à un autre, mais j'allois
jusqu'à la gayeté. SE-

SENEQUE.

O ſageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une Chimere comme on ſe le perſuade ! Tu te trouves parmi les Hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez que je vous preſente à Zenon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

MAROT.

Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts ſi illuſtres.

SENEQUE.

Comment vous nommeray-je à eux ?

MAROT.

Clement Marot.

SENEQUE.

Marot ? Je connoy ce nom-là. N'ay-je point oüi parler de vous à plusieurs Princes modernes qui sont ici ?

MAROT.

Cela se peut.

SENEQUE.

N'avez-vous pas fait, pour les réjouïr, beaucoup de petits Poëmes qui ont été trouvez agreables ?

MAROT.

Oüi.

SENEQUE.

Mais vous n'étiez donc pas un Philosophe ?

MAROT.

Pourquoy non ?

SENEQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages

de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

MAROT.

Oh ! je voy bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut titer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages ges même, ſi je voulois, & fort aiſément ; mais tout ne produit pas du ſerieux, & je vous defie de tourner jamais mes Ouvrages de ſorte qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſerieuſement? J'apprens ici qu'on a mis en Vers burleſques la divine Eneïde de vôtre Virgile. J'en ſuis ravi, on ne ſçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces Ouvrages de Perſpective, où des Figures diſperſées çà & là, vous

forment, par exemple, un Cesar, si vous les regardez d'un certain point; changez ce point de vûë, ces mêmes Figures vous forment un Gueux.

SENEQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des reflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût sçû combien vous étiez grand Philosophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

MAROT.

Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la prison, le manque de fortune, l'exil, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien?

SENEQUE.

Il n'y a pas de difficulté.

MAROT.

Et j'ay fait je ne ſçay combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré l'exil, la priſon, le manque de fortune, j'avois cette gayeté, cela ne vaut-il pas mieux ? Vos Traitez de Morale ne ſont que des ſpeculations ſur la Sageſſe ; mais mes Vers en étoient une pratique continuelle dans les differens états où je me trouvois.

SENEQUE.

Je ſuis certain que vôtre prétenduë ſageſſe n'étoit pas un effet de vôtre raiſon, mais de vôtre temperament.

MAROT.

Et c'eſt là la meilleure eſpece de ſageſſe qui ſoit au monde.

SENEQUE.

Bon. Ce ſont de plaiſans Sages

que ceux qui le ſont par temperament. S'ils ne ſont pas foûs, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le merite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

MAROT.

On ne fait communément gueres de cas de ce que vous appellez un merite; car ſi un Homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne luy ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſemble pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée ; il n'importe, c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

SENEQUE.

On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du temperament de vos Sages. Ils le ſont ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſçavoir comment le

de-

dedans de leur corps eſt diſpoſé, pour ſçavoir juſqu'où ira leur vertu. Ah! ne vaut-il pas incomparablement mieux ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes?

MAROT.

Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible; mais par malheur, la Nature garde toûjours ſes droits, elle a ſes premiers mouvemens qu'on ne luy peut jamais ôter; ſouvent ils vont bien loin avant que la raiſon en ſoit avertie; & quand elle s'eſt miſe enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du deſordre. Encore c'eſt une grande queſtion, que de ſçavoir ſi elle le reparera. En verité, je ne m'étonne pas ſi l'on voit tant de Gens qui mépriſent la raiſon.

SENEQUE.

Il n'appartient pourtant qu'à elle

de gouverner les Hommes, & de regler tout dans l'Univers.

MAROT.

Elle n'eſt gueres en état de faire valoir ſon autorité. J'ay oüi dire que quelque cent ans aprés vôtre mort, un Philoſophe Platonicien demanda à l'Empereur qui regnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer ſelon les Loix de la Republique de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refuſa tout net au Philoſophe, & ne ſe fia pas aſſez à la raiſon du divin Platon, pour luy donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raiſon eſt décriée. Si elle étoit eſtimable le moins du monde, ce ſeroit aux Hommes à l'eſtimer; cependant les Hommes même ne l'eſtiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'eſt tout à fait nouveau, Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer tous les Metaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le Grand Oeuvre?

R. LULLE.

Oüi, & je l'ay cherché long-temps.

ARTEMISE.

L'avez-vous trouvé ?

R. LULLE.

Non; mais tout le monde l'a crû, & on le croit encore. La verité eſt, que ce ſecret-là n'eſt qu'une Chimere.

AR-

ARTEMISE.

Pourquoy donc le cherchiez-vous?

L. LULLE.

Je n'en ay été desabusé qu'ici bas.

ARTEMISE.

C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. LULLE.

Je voy bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

ARTEMISE.

Moy? je vous ressemblerois? Moy, qui fus un modele de fidelité conjugale, qui bûs les cendres de mon Mari, qui luy élevay un superbe Monument, comment pourrois-je ressembler à un Homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les Metaux en or?

R. LULLE.

Oüi, oüi. Je ſçay bien ce que je dis ; aprés toutes les belles choſes dont vous venez de vous vanter, la tête vous tourna, & vous devintes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous luy ſacrifiâtes ce Bâtiment magnifique, dont vous euſſiez pû tirer tant de gloire ; & les cendres de Mauſole que vous aviez avalées, ne furent pas une bonne recepte contre une nouvelle paſſion.

ARTEMISE.

Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des Gens qui le ſçûſſent.

R. LULLE.

Vous avoûrez donc que nos deſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous

nous fait à tous deux un honneur que nous ne meritons pas ; à vous, de croire que vous avez été toûjours fidele aux Manes de vôtre Mari ; & à moy, de croire que j'étois venu à bout du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Je l'avoûray tres-volontiers. Le Public est fait pour être la Dupe de certaines choses ; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

ARTEMISE.

Jusqu'à present je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LULLE.

N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver ; vous, le secret d'être fidele

à

à vôtre Mari ; & moy, celuy de changer tous les Metaux en or ? Je croy qu'il en est de la fidelité conjugale, comme du grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Il y a des Gens si mal prévenus des Femmes, qu'ils diront peut-être que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible, pour entrer dans cette comparaison.

R. LULLE.

Oh ! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

ARTEMISE.

Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroissez avoir été Homme de bon sens, vous avez donné dans cette sottise ?

R. LULLE.

Il est vray qu'on ne peut trouver la Pierre Philosophale, mais il est à propos

propos qu'on la cherche. On trouve en la cherchant, de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit point.

ARTEMISE.

Il vaudroit mieux chercher ces ſecrets, qu'on peut trouver, ſans ſonger à ce qu'on ne trouvera jamais.

R. LULLE.

Toutes les Sciences ont leur Chimere, aprés quoy elles courent, ſans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort ſolides. Si la Chimie a ſa Pierre Philoſophale, la Geometrie a ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Mecaniques leur Mouvement perpetuel ; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien, mais vous entendrez bien du moins que la Morale a auſſi ſa Chimere ; c'eſt

c'eſt le des-intereſſement, l'amitié parfaite. On n'y parviendra jamais, mais il eſt bon qu'on y prétende. Du moins en y prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus.

ARTEMISE.

Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſât là toutes les Chimeres, & qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. LULLE.

Le croiriez-vous? Il faut qu'en toutes choſes les Hommes ſe propoſent un point de perfection au de là même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; ils ont beſoin d'enviſager un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe negligée. Qui vous eût dit

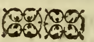
dit que l'extrême fidelité dont vous vous piquiez à l'égard de vôtre Mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la memoire de Mausole, par un Tombeau magnifique. On perdroit courage, si on n'étoit pas soûtenu par des idées fausses.

ARTEMISE.

Il n'est donc pas inutile que les Hommes soient trompez?

R. LULLE.

Comment, inutile? Si par malheur la verité se montroit, tout seroit perdu; mais il paroît bien qu'elle sçait de quelle importance il est, qu'elle se tienne toûjours cachée.



DIA-

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILEE.

APICIUS.

AH ! que je suis fâché de n'être pas né dans vôtre Siecle !

GALILEE.

Il me semble que de l'humeur dont vous étiez, vous ne choisites pas mal le Siecle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger delicieusement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, justement lors que Rome étoit Maîtresse paisible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtez les Oiseaux, & les Poissons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

API-

APICIUS.

Mais mon Siecle étoit ignorant ; & s'il y eût eu un Homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavez-vous celuy que je fis pour une certaine sorte de Poisson, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce Poisson-là étoit bien plus gros en Afrique ; aussi-tôt j'équipe un Vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, voici je ne sçay combien de Barques de Pêcheurs, qui viennent au devant de moy, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apportent de ces Poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvay pas plus gros que ceux de Minturne ; & dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un Païs que je n'avois jamais vû, sans avoir égard

aux prieres de l'Equipage qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonnay aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'euſſe bien plus volontiers eſſuyé cette fatigue-là pour vous.

GALILEE.

Je ne puis deviner quel eût été vôtre deſſein. J'étois un pauvre Sçavant, accoûtumé à une vie frugale, toûjours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragoûts.

APICIUS.

Mais vous avez inventé les Lunettes de longue vûë; aprés vous, on a fait pour les oreilles, ce que vous aviez fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui redoublent & groſſiſſent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les ſens. Je vous euſſes prié de travailler pour le ſens du goût,

& d'imaginer quelque Inſtrument qui augmentât le plaiſir de manger.

GALILEE.

Fort bien ; comme ſi le goût n'avoit pas naturellement toute ſa perfection.

APICIUS.

Pourquoy l'a-t-il plûtôt que la vûë ?

GALILEE.

La vûë eſt auſſi tres-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui ſont donc les mauvais yeux, auſquels vos Lunettes peuvent ſervir?

GALILEE.

Ce ſont les yeux des Philoſophes. Ces Gens-là, à qui il importe de ſçavoir ſi le Soleil a des taches, ſi les Planettes tournent ſur leur centre, ſi le che-

chemin de lait eſt compoſé de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſez bons pour découvrir ces objets auſſi clairement, & auſſi diſtinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela eſt indifferent, ont la vûë admirable. Si vous ne voulez que jouïr des choſes, rien ne vous manque pour en jouïr ; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont beſoin de rien, & les Philoſophes ont beſoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux Inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſez aux autres.

APICIUS.

Je conſens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Inſtrumens pour mieux manger; mais je voudrois qu'il en donnât aux Philoſophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payez des ſoins que la Philoſophie leur coûte;

car enfin, à quoy ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes, & qu'a-t-on affaire de découvertes, ſi elles ne ſont ſur le chapitre des plaiſirs?

GALILEE.

Cette matiere-là eſt épuiſée il y a long-temps.

APICIUS.

Mais la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoy les ſens n'en feront-ils pas auſſi? Il ſeroit bien plus important qu'ils en fiſſent.

GALILEE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flater. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en plaindre; c'eſt qu'elle étoit naturellement tres-imparfaite.

APICIUS.

Et les Rois de Perſe, qui propoſoient de grandes recompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-ils Foûs ?

GALILEE.

Oüi. Je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinez à ces ſortes de recompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs ! Il eût falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux beſoins.

APICIUS.

Quoy ? chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné de bonne grace ?

GALILEE.

Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous, qui condamnez mon avis, vous

avez plus d'intereſt qu'un autre, qu'il ſoit vray. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriez-vous jamais de n'avoir pas été reſervé pour vivre dans les derniers temps, où vous euſſiez profité des découvertes de tous les Sieles? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſçay que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront?

APICIUS.

J'entre dans vôtre ſentiment, il favoriſe mes inclinations plus que je ne croyois. Je voy que ce n'eſt pas un grand avantage que les connoiſſances, puis qu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en ſaiſir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler ſur cela les Hommes de tous les Siecles; mais les plaiſirs ſont de plus grand prix, il y auroit eu trop d'injuſtice à ſouffrir qu'un Siecle en pût avoir plus qu'un autre, & le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnez à mon ſecours, divin Platon, venez prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON.

Dequoy s'agit-il?

M. D'ECOSSE.

Il s'agit d'un baiſer que je donnay à un ſçavant Homme * fort laid, avec aſſez d'ardeur. J'ay beau dire encore à preſent pour ma juſtification, ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles; il y a là je ne

* Alain Chartier.

ne ſçay combien d'Ombres qui ſe moquent de moy, & qui me ſoûtiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en même monnoye que l'amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt veritablement digne de cauſer des paſſions, les yeux ne le découvrent pas, & qu'on peut être charmé du Beau, même au travers de l'enveloppe d'un Corps tres-laid dont il ſera revêtu.

PLATON.

Pourquoy voulez-vous que j'aille debiter ces choſes-là ? Elles ne ſont pas vrayes.

M. D'ECOSSE.

Vous les avez déja debitées mille & mille fois.

PLA-

PLATON.

Oüi, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philosophe, & je voulois parler d'amour ; il n'eût pas été de la bien-séance de mon caractere, que j'en eusse parlé comme les Auteurs des Fables * Milesiennes ; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias philosophique, comme d'un nuage qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'ECOSSE.

Je ne croy pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des Chariots sur la derniere voûte des Cieux, où elles con-

* *Romans de ce temps-là.*

contemplent le Beau dans ſon eſſence, leurs chûtes malheureuſes d'un lieu ſi élevé juſques ſur la terre, par la faute d'un de leurs Chevaux qui eſt tres-mal-aiſé à mener, le froiſſement de leurs aîles, leur ſejour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau viſage, qu'elles reconnoiſſent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vû dans le Ciel, leurs aîles qui ſe réchauffent, qui recommencent à pouſſer, & dont elles tâchent à ſe ſervir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvente, dont elles ſont frappées à la vûë de la Beauté qu'elles ſçavent qui eſt divine, cette ſainte fureur qui les tranſporte, & cette envie qu'elles ſentent de faire des ſacrifices à l'Objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLATON.

Je vous aſſure que tout cela bien entendu, & fidelement traduit, veut

ſeule-

ſeulement dire que les belles Perſonnes ſont propres à inſpirer bien des tranſports.

M. D'ECOSSE.

Mais ſelon vous on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous avez dépeints, ne fuſſent cauſez que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'Ame, ſi vous voulez les juſtifier, & vous juſtifier vous-même de les avoir dépeints.

PLATON.

Voulez-vous que je vous diſe la verité? La beauté de l'Eſprit donne de l'admiration; celle de l'Ame donne de l'eſtime; & celle du Corps, de l'amour. L'eſtime & l'admiration ſont aſſez tranquilles, il n'y a que l'amour qui ſoit impetueux.

M. D'ECOSSE.

Vous étes devenu libertin depuis vôtre mort ; car non ſeulement pendant vôtre vie, vous parliez un autre langage ſur l'amour ; mais vous mettiez en pratique les idées ſublimes que vous en aviez conçûës. N'avez-vous pas été amoureux d'Arqueanaſſe de Colophon, lors qu'elle étoit vieille ? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle ?

L'aimable Arqueanaſſe a merité ma
foy.
Elle a des rides, mais je voy
Une Troupe d'Amours ſe joüer dans
ſes rides.
Vous qui pûtes la voir, avant que ſes
appas
Fuſſent du cours des ans reçû ces petits vuides,
Ah ! que ne ſouffrîtes-vous pas ?

Aſſurément cette Troupe d'A-mours

mours qui ſe joüoient dans les rides d'Arqueanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient vûë jeune, parce que ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiez en elle le merite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLATON.

Je vous ſuis trop obligé, de ce que vous voulez bien interpreter ſi favorablement une petite Satyre que je fis contre Arqueanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'étoient point ſi metaphiſiques que vous penſez, & je puis vous le prouver, par d'autres Vers que j'ay faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine ceremonie que je fais faire à mon Socrate lors qu'il va parler d'amour ; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voi-

voile ; mais ici, ces façons-là ne ſont pas neceſſaires. Voici mes Vers.

Lors qu'Agathis par un baiſer de flame
Conſent à me payer des maux que j'ay ſentis,
Sur mes levres ſoudain je ſens venir mon ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'ECOSSE.

Eſt-ce Platon que j'entens?

PLATON.

Luy-même.

M. D'ECOSSE.

Quoy, Platon avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſerieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpece de baiſers?

PLA-

PLATON.

Oüi.

M. D'ECOSSE.

Mais ſongez-vous bien que le baiſer que je donnay à mon Sçavant, fut tout à fait philoſophique, & que celuy que vous donnâtes à vôtre Maîtreſſe, ne le fut point du tout, que je fis vôtre perſonnage, & que vous fites le mien ?

PLATON.

J'en tombe d'accord ; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nez pour être galans, s'amuſent à être Philoſophes. Nous laiſſons courir aprés les chimeres de la Philoſophie les Gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabattons ſur ce qu'il y a de réel.

M. D'ECOSSE.

Je voy que je m'étois tres-mal

adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut faire des passions par luy-même, & bien en prend aux Femmes. Elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

PLATON.

Je ne sçay si l'esprit fait des passions; je sçay seulement qu'il met le corps en état d'en faire sans le secours de la beauté, & luy donne l'agrément qui luy manquoit. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, & fournisse toûjours quelque chose du sien, c'est à dire, tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit luy est absolument inutile.

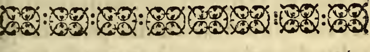
M. D'ECOSSE.

Toûjours de la matiere dans l'amour!

PLA-

PLATON.

Telle eſt ſa nature. Donnez-luy, ſi vous voulez, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerez rien ; vous allez être toute étonnée qu'il va rentrer dans la matiere. Vous n'aimiez que l'eſprit de vôtre Sçavant ; mais pourquoy donc le baiſâtes-vous ? C'eſt que le corps eſt deſtiné à recueillir le profit des paſſions, que l'eſprit même auroit inſpirées.



DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnay à mon Eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie, & la Royau-

Royauté tout enſemble; & ici il m'at-tire l'admiration de tous les Sages.

R. D'URBIN.

Et quel eſt ce conſeil ?

STRATON.

J'étois de Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe revolterent, & égorgerent leurs Maîtres; mais un Eſclave que j'avois, eut aſſez d'humanité pour épargner mon ſang, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roy, celuy d'entr'eux qui à un certain jour, appercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblerent dans une campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachez ſur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit ſortir ; mon Eſclave ſeul, que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitaſſent de foû. Cependant en leur

tour-

tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une Tour fort élevée, & ſes Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient, le corps même du Soleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit euë; mais il avoüa qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & auſſi-tôt je fus élû Roy, comme un Homme divin.

R. D'URBIN.

Je voy bien que le conſeil que vous donnâtes à vôtre Eſclave, vous fut fort utile, mais je ne voy pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRATON.

Ah! tous les Philoſophes qui ſont ici, vous répondront pour moy, que j'appris à mon Eſclave, ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la verité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont toûjours la regle

gle des opinions ſaines, pourvû qu'o[n] les prenne à contre-ſens.

R. D'URBIN.

Ces Philoſophes-là, parlent bie[n] en Philoſophes. C'eſt leur métier d[e] médire des opinions communes, & des Préjugez; cependant il n'y a rie[n] ni de plus commode, ni de plus utile

STRATON.

A la maniere dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous étes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'URBIN.

Je vous aſſure que ſi je me declare pour les Préjugez, c'eſt ſans intereſt; car au contraire, ils me donnerent dans le monde un aſſez grand ridicule. On travailloit à Rome dans des Ruines, pour en retirer des Statuës, & comme j'étois bon Sculpteur, & bon Peintre, on m'avoit choiſi pour juger ſi elles étoient antiques. Michel-

chel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit ſecrettement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il luy rompit un doigt aprés l'avoir faite, & l'enfouït dans un lieu, où il ſçavoit qu'on devoit creuſer. Dés qu'on l'eut trouvée, je la declare antique. Michel-Ange ſoûtint que c'étoit une Figure moderne. Je me fondois principalement ſur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, meritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je pouſſay le Bacchus juſqu'au temps de Policlete, ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raiſonnement ſans replique. On ſe moqua de ma préoccupation; mais ſans cette préoccupation qu'euſſay-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous euſſiez décidé ſelon la raiſon.

R. D'URBIN.

Et la raiſon décide-t-elle ? J
n'euſſe jamais ſçû en la conſultant, ſ
la Statuë étoit antique,ou non ; j'euſſ
ſeulement ſçû qu'elle étoit tres-belle
mais le Préjugé vient au ſecours, qu
me dit qu'une belle Statuë doit êtr
antique ; voilà une déciſion,& je juge

STRATON.

Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes incontestables, ſur des matieres auſſi peu importantes que celle-là ; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des déciſions tres-ſûres ; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'URBIN.

Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons luy s'il faut qu'on pleure, ou qu'on rie, à la mort de ſes Amis &

de

de ses Parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils sont delivrez des miseres de la vie; riez. Voilà des réponses de la raison; mais la coûtume de nôtre Païs nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne, & nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là, ou nous en rions, & nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse en pleurer.

STRATON.

La raison n'est pas toûjours si irresoluë. Elle laisse à faire au Préjugé ce qui ne merite pas qu'elle le fasse elle-même; mais sur combien de choses tres-considerables, a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des consequences qui ne le sont pas moins?

R. D'URBIN.

Je suis fort trompé si elles ne sont en

en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON.

Il n'importe. On ne doit ajoûter qu'à elles une foy entiere.

R. D'URBIN.

Cela ne ſe peut.

STRATON.

Il me ſemble que vous décidez trop abſolument. Pourquoy cela ne ſe pourroit-il?

R. D'URBIN.

Parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que nôtre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire, va au profit des Préjugez.

STRATON:

Et ne peut-on pas ſuſpendre ſon jugement? La raiſon s'arrête, quand elle

elle ne ſçait quel chemin prendre.

R. D'URBIN.

Vous dites vray. La raiſon n'a point d'autre ſecret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un ſeul pas. Dés que le chemin ſe ſepare en deux, elle demeure tout court; mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain, il eſt en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſçait pas douter, on a beſoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmi les Hommes.

STRATON.

Auſſi doit-on conſerver les Préjugez de la coûtume, pour agir comme un autre Homme; mais on doit ſe défaire des Préjugez de l'eſprit, pour penſer en Homme ſage.

R. D'URBIN,

Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponses de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs Ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le Vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers luy pour luy en representer les inconveniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des Préjugez. Il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont vous vous étes défait vous

font

ſont entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas recompenſé par le plaiſir de l'être ſans le ſçavoir ; & vous n'avez ni les lumieres de la verité, ni l'agrément de l'erreur.

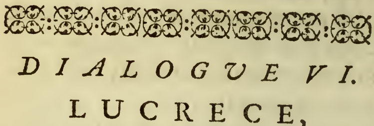
STRATON.

S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous propoſez, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes préjugez.

R. D'URBIN.

Mais la raiſon chaſſera de nôtre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. La ſageſſe eſt une eſpece de vuide. Et qui peut le ſoûtenir? Non, non, avec auſſi peu de raiſon qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugez qu'ils ont accoûtumé d'en avoir. Les Préjugez ſont le ſupple-

ment de la raiſon. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.



DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

JE vous le repete, puis que vous avez de la peine à me croire. L'Empereur Charles V. eut avec la Princeſſe que je vous ay nommée, une Intrigue à laquelle je ſervis de pretexte; mais la choſe alla plus loin. La Princeſſe me pria de vouloir bien auſſi être la Mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y conſentis pour luy faire plaiſir. Vous voilà bien étonnée! N'avez-vous pas ouï dire que quelque merite que l'on ait, il faut être encore au deſſus de ce merite, par le peu d'eſtime qu'on en doit faire;

que les Gens d'eſprit, par exemple, doivent être en cette maniere au deſſus de leur eſprit même ? Pour moy, j'étois au deſſus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me ſouciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon. Vous badinez, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOMBERGE.

Serieuſement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une Perſonne accomplie, je ne croy pas que j'acceptaſſe le parti. Je ſçay qu'étant ſi parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens ; je demanderois toûjours à avoir quelque defaut, ou quelque foibleſſe, pour la conſolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRECE

C'eſt à dire qu'en faveur des Femmes qui n'auoient pas tant de vertu,

vous aviez un peu adouci la vôtre.

B. PLOMBERGE.

J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur Accusatrice auprés du public, si elles m'eussent crûë beaucoup plus severe qu'elles.

LUCRECE.

Elles vous étoient en verité fort obligées, & sur tout la Princesse, qui étoit assez heureuse d'avoir trouvé une Mere pour ses Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un ?

B. PLOMBERGE.

Non.

LUCRECE.

Je m'étonne qu'elle ne profitât davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarassiez point du tout de la reputation.

B.

B. PLOMBERGE.

Je vais vous ſurprendre. Sçachez que l'indifference que j'ay euë pour la reputation, m'a réüſſi. Je ne comprens point quelle eſt la force des veritez; mais on a démêle à la fin que le Prince qui paſſoit pour mon Fils, ne l'étoit point ; on m'a rendu plus de juſtice que je n'en demandois, & il ſemble qu'on m'ait voulu recompenſer par là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois genereuſement diſpenſé le Public de l'eſtime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voilà une belle eſpece de generoſité ; il ne faut point là-deſſus faire de grace au Public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croyez ! Il eſt bien bizarre, il tâche quelquefois à ſe revolter contre ceux qui prétendent luy im-

poser d'une maniere trop imperieuse, la necessité de les estimer. Vous devriez sçavoir cela mieux que personne. Il y a eu des Gens qui ont été en quelque sorte blessez de vôtre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de vôtre mort, qu'elle le meritoit.

LUCRECE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si heroïque?

B. PLOMBERGE.

Que sçay-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard; que vôtre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la legere, sans bien sçavoir pourquoy. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret; & à moy, on me l'a renduë

avec

avec plaiſir ; peut-être a ce été parce que vous couriez trop aprés la gloire; & que moy, je la laiſſois venir, ſans ſouhaiter même qu'elle vint.

LUCRECE.

Ajoûtez que vous faiſiez tout ce qui vous étoit poſſible, pour l'empêcher de venir.

B. PLOMBERGE.

Mais n'eſt-ce rien, que d'être modeſte ? Je l'étois aſſez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnuë. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans vôtre Famille aſſemblée. La vertu n'eſt-elle pas contente du témoignage qu'elle ſe rend à elle-même ? N'eſt-il pas d'une grande ame de mépriſer cette chimere de gloire ?

LUCRECE.

Il s'en faut bien garder Ce ſeroit

une ſageſſe trop dangereuſe. Cette chimere-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde. Elle eſt l'ame de tout, on la prefere à tout, & voyez comme elle peuple les Champs Eliſées; la gloire nous amene ici plus de Gens que la fiévre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenez, j'en puis parler.

B. PLOMBERGE.

Vous étes donc bien pris pour Dupes, vous autres qui étes morts de cette maladie-là; car du moment que vous étes ici-bas, toute la gloire imaginable ne vous fait aucun bien.

LUCRECE.

C'eſt-là un des ſecrets du Lieu où nous ſommes; il ne faut pas que les Vivans le ſçachent.

B. PLOMBERGE.

Ils ſont bien à plaindre, de ne ſe figurer pas que nous ſoyons inſenſi-

bles

bles au point que nous le ſommes.
S'ils le ſçavoient, ils ne compteroien
pas ſur une immortalité qui ne les regarde point.

LUCRECE.

Qu'importe ; Tandis qu'ils ſont vivans, ils ſentent toûjours par avance le plaiſir de croire qu'elle les regarde.

B. PLOMBERGE.

Oüi, mais ce qu'ils ſentent de ce plaiſir-là par avance, eſt tout ce qu'ils en ſentiront jamais. Il vaudroit mieux qu'ils ſe déſiſſent d'une idée qui les trompe.

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions heroïques.

B. PLOMBERGE.

Pourquoy ? On les feroit par la vûë de ſon devoir. C'eſt une vûë bien

plus noble. Elle n'eſt fondée que ſur la raiſon.

LUCRECE.

Et c'eſt juſtement ce qui la rend trop foible. La gloire n'eſt fondée que ſur l'imagination, & elle eſt bien plus forte. La raiſon elle-même n'approuveroit pas que les Hommes ne ſe conduiſiſſent que par elle ; elle ſçait trop que le ſecours de l'imagination luy eſt neceſſaire. Lors que Curtius étoit ſur le point de ſe ſacrifier pour ſa Patrie, & de ſauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome, ſi on luy eût dit, *il eſt de vôtre devoir de vous jetter dans cet abîme, mais ſoyez ſûr que perſonne ne parlera jamais de vôtre action* ; de bonne foy, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner ſon Cheval en arriere. Pour moy, je ne répons point que je me fuſſe tuée, ſi je n'euſſe enviſagé que mon devoir. Pourquoy me tuer ? J'euſſe

J'euſſe crû que mon devoir n'étoit point bleſſé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus, j'euſſe crû le ſatisfaire par des larmes ; mais pour ſe faire un grand nom, il faloit ſe percer le ſein, & je me le perçay.

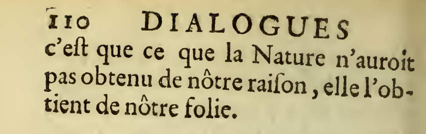
B. PLOMBERGE.

Vous diray-je ce que j'en penſe? J'aimerois autant qu'on ne fit point ces grandes actions, que de les faire par un principe auſſi faux que celuy de la gloire.

LUCRECE.

Vous allez un peu trop vîte. Au fond, tous les devoirs ſe trouvent remplis, quoy qu'on ne les rempliſſe pas par la vûë du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les Hommes, ſe trouvent faites ; enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers, va toûjours ſon train; tout ce qu'il y a à dire,

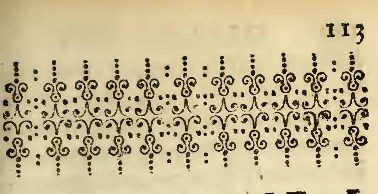
c'eſt



c'eſt que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de nôtre raiſon, elle l'obtient de nôtre folie.



DIALOGUES
DE
MORTS MODERNES.



DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.



AH! pourquoy eſt-ce ici la premiere fois que je vous voy ? Pourquoy ay-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher ? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle Perſonne de l'Italie; & à preſent je ne voy qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

JULIETTE.

Je ne puis trop vous remercier de l'a-

l'amour que vous conçûtes pour moi sur la reputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette reputation, & je vous doy les plus agreables momens que j'aye passez. Sur tout, je me souviendray toûjours avec plaisir de la nuit, où le Pyrate Barberousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, & m'obligea à sortir de la Ville dans un desordre, & avec une precipitation extrême.

SOLIMAN.

Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien-aise qu'on vous cherchât de ma part ?

JULIETTE.

J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore, qu'on ne me pût attraper. Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trou-

rouvoit à dire dans le Serrail, dans
ın Lieu ſi rempli de belles Perſon-
ıes; mais je n'en voulois pas davanta-
ge. Le Serrail n'eſt agreable que
pour celles qui y ſont ſouhaitées, &
non pas pour celles qu'on y enferme.

SOLIMAN.

Je voy bien ce qui vous faiſoit peur; ce grand nombre de Rivales ne vous eût point accommodée. Peut-être auſſi craigniez-vous que parmi tant de Femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fiſſent que ſervir d'ornement au Serrail.

JULIETTE.

Vous me donnez-là de jolis ſentimens.

SOLIMAN.

Qu'eſt-ce que le Serrail avoit donc de ſi terrible?

JU-

JULIETTE.

J'y eusse été blessée au dernie point, de la vanité de vous autres Sul tans, qui pour faire montre de vôtr grandeur, y enfermez je ne sçay combien de belles Personnes, don la plûpart vous sont inutiles, & n laissent pas d'être perduës pour le reste de la terre. Vous les reduisez à avoir pour vous une fidelité forcée, qui ne vous sert de rien ; & la fidelité, même celle qui pourroit être volontaire, paroit être contre l'ordre de la Nature. Elle n'a pas voulu que le procedé des Femmes fût droit, par la même raison qu'elle n'a pas voulu que le cours des Rivieres le fût.

SOLIMAN.

Et pourquoy le cours des Rivieres n'est-il pas droit?

JU-

JULIETTE.

C'eſt que s'il l'étoit, trop peu de aïs en profiteroient. Jugez par-là uelle injuſtice vous commettez ans le Serrail, par la fole vanité de 'être jamais trahis, ſoit que vous imiez, ou que vous n'aimiez pas. De plus, qui pourroit ſouffrir l'orueil d'un Sultan, dont les declarations d'amour ſont des ordres indiſenſables, & qui ne ſoûpire que ſur e ton d'une autorité abſoluë ? Non, e n'étois point propre pour le Serail ; il n'étoit point beſoin que vous ne fiſſiez chercher, je n'euſſe jamais ait vôtre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en étes-vous ſi ſûre.

JULIETTE.

C'eſt que je ſçay que vous n'euſiez pas fait le mien.

SO-

SOLIMAN.

Je n'entens pas bien la consequen
ce. Qu'importe que j'eusse fait vôtr
bonheur, ou non ?

JULIETTE.

Quoy ? vous concevez qu'on puis
se être heureux en amour, par un
Personne que l'on ne rend pas heu-
reuse ; qu'il y ait des plaisirs, pou
ainsi dire, solitaires, & qui n'ayen
pas besoin de se communiquer, &
qu'on en jouïsse quand on ne les don-
ne pas ? Ah ! ces sentimens font hor-
reur à des cœurs bien-faits.

SOLIMAN.

Je suis Turc, & il me seroit par-
donnable de n'avoir pas toute la deli-
catesse possible. Cependant il me
semble que je n'ay pas tant de tort.
Ne venez-vous pas de condamner
bien fortement la vanité ?

JU-

JULIETTE.

Oüi.

SOLIMAN.

Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'eſt-ce pas une fierté inſupportable, de ne conſentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendray heureuſe auſſi? Uu Sultan eſt plus modeſte, il reçoit du plaiſir de beaucoup de Femmes tres-aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riez point de ce raiſonnement, il eſt plus ſolide qu'il ne vous paroît Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette delicateſſe que vous eſtimez tant, n'eſt qu'une eſpece de retribution orgueilleuſe; on ne veut rien devoir.

JULIETTE.

Hé bien donc, je conviens que la vanité eſt neceſſaire.

SO-

SOLIMAN.

Vous la blâmiez tant tout à l'heure?

JULIETTE.

Oüi, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez de l'Homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guerir de ses defauts?

SOLIMAN.

Mais on ne sçait à quoy s'en tenir. Que faut-il penser de la vanité?

JULIETTE.

A un certain point, c'est vice ; un peu en deçà, c'est vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que vôtre nom, je ſerois charmé de vous. Paracelſe! On croiroit que vous ſeriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE.

J'ay rendu ce nom auſſi illuſtre, qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur tout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Genies, & des Habitans Elementaires.

MOLIERE.

Je conçoy aiſément que ce ſont-là les vrayes Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien, il n'y a perſonne qui ne le pût faire ; mais connoître les Genies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

PARACELSE.

Sans doute. J'ay enſeigné fort exactement quelle eſt leur nature, quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs differens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

MOLIERE.

Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumieres ! Car à plus forte raiſon vous ſçaviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Perſonnes n'ont pû ſeulement aller juſques-là.

PARACELSE.

Oh! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

MOLIERE.

Je le croy. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embaraſſât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps?

PARACELSE.

Franchement, il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toûjours quelques difficultez ſur ces matieres; mais enfin on en ſçait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

MOLIERE.

Et vous n'en ſçaviez pas davantage?

PARACELSE.

Non. N'eſt-ce pas bien aſſez?

MOLIERE.

Aſſez? Ce n'eſt rien du tout. Et

vous ſautiez ainſi par deſſus les Hommes que vous ne connoiſſiez pas, pour aller aux Genies ?

PARACELSE.

Les Genies ont quelque choſe qui pique bien plus la curioſité naturelle.

MOLIERE.

Oüi ; mais il n'eſt pardonnable de ſonger à eux, qu'aprés qu'on n'a plus rien à connoître dans les Hommes. On diroit que l'eſprit humain a tout épuiſé, quand on voit qu'il ſe forme des objets de ſciences, qui n'ont peut-être aucune realité, & dont il s'embaraſſe à plaiſir ; cependant il eſt ſûr que des objets tres-réels luy donneroient, s'il vouloit, aſſez d'occupation.

PARACELSE.

L'eſprit neglige naturellement les Sciences trop ſimples, & court aprés celles qui ſont miſterieuſes. Il n'y a que

que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

MOLIERE.

Tant pis pour l'eſprit; ce que vous dites eſt tout à fait à ſa honte. La verité ſe preſente à luy; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoît point, & il prend des miſteres ridicules pour elle, ſeulement parce que ſe ſont des miſteres. Je ſuis perſuadé que ſi la plûpart des Gens voyoient l'orde de l'Univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni proprietez des Planettes, ni fatalitez attachées à de certains temps, ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire ſur cet ordre admirable; *Quoy, n'eſt-ce que cela?*

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des miſteres où vous n'avez ſçû penetrer, & qui en effet ſont reſervez aux grands Hommes.

MOLIERE.

J'eſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces miſteres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureuſement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant vôtre vie?

MOLIERE.

Un métier bien different du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Genies ; & moy, j'ay étudié les ſottiſes des Hommes.

PARACELSE.

Voilà une belle étude. Ne ſçait-on pas bien que les Hommes ſont ſujets à faire aſſez de ſottiſes?

MO-

MOLIERE.

On le ſçait en gros, & confuſément; mais il en faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étenduë de cette ſcience.

PARACELSE.

Et à la fin quel uſage en faiſiez-vous?

MOLIERE.

J'aſſemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois; & là, je leur faiſois voir qu'ils étoient tous des ſots.

PARACELSE.

Il faloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille verité.

MOLIERE.

Non. Rien n'eſt plus facile. On leur prouve leurs ſottiſes, ſans employer de grand tour d'éloquence, ni

des raisonnemens bien meditez. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & aussi-tôt vous les voyez qui crévent de rire.

PARACELSE.

Je vous entens, vous étiez Comedien. Pour moy je ne conçoy pas le plaisir qu'on prend à la Comedie. On y va rire des mœurs qu'elle represente, & que ne rit-on des mœurs mêmes?

MOLIERE.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque sorte en être dehors; & la Comedie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PARACELSE.

Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout, dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie?

MO-

MOLIERE.

N'en doutez pas. L'autre jour en me divertiſſant, je fis ici une Fable ſur ce ſujet. Un jeune Oiſon voloit, avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpece dans cette action, & pendant ce vol d'un moment, qui l'élevoit à un pié de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-court. *Ah! malheureux Animaux*, diſoit-il, *que je voy au deſſous de moy, & qui ne ſçavez pas fendre ainſi les airs!* Mais en même temps l'Oiſon retomba.

PARACELSE.

A quoy donc ſervent les reflexions que la Comedie fait faire, puis qu'elles reſſemblent au vol de cet Oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſottiſes communes?

MOLIERE.

C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoy; la Nature nous y a donné

une merveilleuſe facilité, pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur, & avec empreſſement, une autre partie s'en moque; & s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſiéme partie qui ſe moqueroit des deux premieres enſemble. Ne ſemble-t-il pas que l'Homme ſoit fait de pieces rapportées?

PARACELSE.

Je ne voy pas qu'il y ait matiere ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques legeres reflexions, quelques plaiſanteries ſouvent malfondées, ne meritent pas une grande eſtime; mais quels efforts de meditation ſont neceſſaires pour traiter des ſujets plus relevez?

MOLIERE.

Vous revenez à vos Genies, &

moy je ne connois que mes Sots. Cependant, quoy que je n'aye jamais travaillé que ſur ces ſujets, ſi expoſez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comedies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode ; les productions de l'eſprit ne ſont pas au deſſus de la deſtinée des Habits. J'ay vû je ne ſçay combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Auteurs, ainſi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les revolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pieces. J'en ſçay bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART.
DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NOn, je ne me conſoleray jamais de ma mort.

M. STUART.

Il me ſemble cependant qu'elle fut aſſez belle pour un Muſicien. Il falut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe, & le Roy mon Mari luy-même, conſpiraſſent contre toy, & l'on n'a jamais pris plus de meſures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RICCIO.

Une mort ſi magnifique n'étoit point faite pour un miſerable Joüeur de

de Lut, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours dans vôtre Musique, que de m'elever à un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abregé ma vie.

M. STUART.

Je n'eusse jamais crû te trouver si peu sensible aux graces que je t'ay faites. Etoit-ce une legere distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Croy-moy, Riccio, une faveur de cette nature, ne faisoit point de tort à ta reputation.

D. RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il falût mourir, pour l'avoir reçûë trop souvent. Helas! Je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roy, accompagné de ce Gentilhomme, qui avoit été choisi pour être un de
mes

mes Meurtriers, parce que c'étoit naturellement le plus affreux Ecoſſois qui eût jamais été, & qu'une longue fiévre-quarte dont il relevoit, avoit encore beaucoup aidé à le rendre plus effroyable. Je ne ſçay s'il me porta quelques coups ; mais autant qu'il m'en ſouvient, je mourus de la ſeule frayeur qu'il me fit.

M. STUART.

J'ay rendu tant d'honneur à ta memoire, que je t'ay fait mettre dans le Tombeau des Rois d'Ecoſſe.

D. RICCIO.

Je ſuis dans le Tombeau des Rois d'Ecoſſe.

M. STUART.

Il n'eſt rien de plus vray.

D. RICCIO.

J'ay ſi peu ſenti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez main-

maintenant la premiere nouvelle. O mon Lut, faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume!

M. STUART.

Tu te plains! Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RICCIO.

Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moy, j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde; point de Bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de genie pour joüer du Lut.

M. STUART.

Ton Lut te tient toûjours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'eus-
ses-

ſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais été que Muſicien ? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi mediocre.

D. RICCIO

J'euſſe cherché mon bonheur dans moy-même.

M. STUART.

Va, tu es foû. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des reflexions oiſives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philoſophes qui ſont ici. C'eſt bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes.

D. RICCIO.

Il ne leur manque que d'en être perſuadez. Un Poëte de mon Païs a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes ſe cherchent ſans ceſſe avec beaucoup d'empreſſement & d'inquietude, ſe rencontrent à chaque moment, & ne ſe reconnoiſſent jamais. Il y a un charme de la même

même nature ſur le bonheur des Hommes ; il eſt dans leurs propres penſées, mais ils n'en ſçavent rien ; il ſe preſente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART.

Laiſſe-là le jargon, & les chimeres des Philoſophes. Lors que rien ne contribuë à nous rendre heureux, ſommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par nôtre raiſon ?

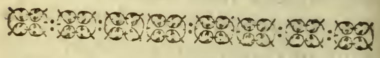
D. RICCIO.

Le bonheur meriteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART.

On la prendroit inutilement, il ne ſçauroit s'accorder avec elle ; on ceſſe d'être heureux ſi-tôt que l'on ſent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour s'entretenir dans une bonne diſpoſition, croiriez-vous qu'il

ſe portât bien ? Moy, je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté, il faut qu'il ſoit dans les Hommes, ſans qu'ils l'y mettent ; & s'il y a un bonheur que la raiſon produiſe, il reſſemble à ces ſantez qui ne ſe ſoûtiennent qu'à force de remedes, & qui ſont toûjours tres-foibles, & tres-incertaines.



DIALOGUE IV.

LE TROISIÉME. FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Païs du Nort, preſque auſſi bien que vous. J'ay paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande, & enfin j'ay été mourir en Suede,

Suede, Philoſophe encore plus que jamais.

LE FAUX DEMETRIUS.

Je voy par le Plan que vous me faites de vôtre vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la Philoſophie; il s'en faut bien que je n'aye vécu ſi tranquillement.

DESCARTES.

C'a été vôtre faute. Dequoy vous aviſiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes? Vous entreprenez de vous faire paſſer pour le Prince Demetrius, à qui le Trône appartient, & vous avez déja devant vos yeux l'exemple de deux Faux Demetrius, qui ayant pris ce nom l'un aprés l'autre, ont été reconnus pour ce qu'ils étoient, & ont peri malheureuſement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque trom-

tromperie plus nouvelle ; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui étoit déja usée, dût réüssir.

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinez. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs, mais Dieu sçache sur quoy cela est fondé.

DESCARTES.

Encore ne sont-ils pas si sots, que de se laisser duper par trois faux Demetrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâtes à vous donner la dignité de Prince, ils disoient presque tous, d'un air de dédain, *Quoy est-il encore question de voir des Demetrius ?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laissay pourtant pas de me faire un parti considerable. Le nom de Demetrius étoit aimé, on couroit toû-

toûjours aprés ce nom. Vous ſçavez ce que c'eſt que le Peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais ſuccés qu'avoient eu les deux autres Demetrius, ne vous faiſoit-il point de peur ?

LE FAUX DEMETRIUS.

Il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il faloit être le vray Demetrius, pour oſer paroître aprés ce qui étoit arrivé aux deux autres ? C'étoit encore aſſez de hardieſſe, quelque vray Demetrius qu'on fût.

DESCARTES.

Mais quand vous euſſiez été le premier qui euſſiez pris ce nom, comment aviez vous le front de le prendre, ſans être aſſuré de le pouvoir ſoûtenir par des preuves tres-vray-ſemblables ?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous, qui me faites tant de queſtions, & qui étes ſi difficile à contenter, comment oſiez-vous vous ériger en Chef d'une Philoſophie nouvelle, où toutes les veritez, inconnuës juſqu'alors, devoient être renfermées?

DESCARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choſes aſſez apparentes, pour me pouvoir flater qu'elles étoient vrayes, & aſſez nouvelles, pour pouvoir faire une Secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philoſophes, qui avec des opinions auſſi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laiſſé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philoſophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous

vous ne me ſçauriez nommer que deux Faux Demetrius, qui avoient été avant moy. Je n'étois que le troiſiéme dans mon eſpece, qui eût entrepris de tromper les Moſcovites; mais vous n'étiez pas le milliéme dans la vôtre, qui euſſiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DESCARTES.

Vous ſçaviez bien que vous n'étiez pas le Prince Demetrius; mais moy, je n'ay publié que ce que j'ay crû vray, & je ne l'ay pas crû ſans apparence. Je ne ſuis revenu de la Philoſophie, que depuis que je ſuis ici.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe vôtre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'euſſiez beſoin de hardieſſe pour aſſurer hautement que vous aviez enfin découvert la verité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe preſente de nouveaux

Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix ; *Quoy, eſt-il encore queſtion de Philoſophes, & de Philoſophie?*

DESCARTES.

On a quelque raiſon d'être toûjours trompé par les promeſſes des Philoſophes, il ſe découvre de temps en temps quelques petites veritez peu importantes, mais qui amuſent ; pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avouë que cela n'avance gueres. Je croy auſſi que l'on trouve quelquefois la verité ſur des Articles conſiderables, mais le malheur eſt qu'on ne ſçait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philoſophie (je croy qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) reſſemble à un certain Jeu que font les Enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandez, court aprés les autres. S'il en attrape quelqu'un, il eſt obligé de le nommer, autrement il faut qu'il lâche ſa priſe, & recommence à courir.

rir. Il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoy que nous ayons les yeux bien-bandez, nous n'attrapions quelquefois la verité; mais quoy? Nous ne luy pouvons pas ſoûtenir que c'eſt-elle que nous avons attrapée, & de ce moment-là, elle nous échape.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrez qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que vôtre prédiction n'eſt pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtez. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres, luy eſt reſervé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philoſophes, qui ſe vanteront de dé-

truire toutes les erreurs qui auront regné pendant trente mille, & il y aura des Gens qui croiront, qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoy, c'étoit hazarder infiniment que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisiéme fois ; & à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente-milliéme fois, il n'y aura rien à hazarder? Ils sont donc encore plus dupes que des Moscovites?

DESCARTES.

Oüi sur le Chapitre de la verité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Demetrius.

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être Faux Demetrius, je me ferois Philosophe ; mais si on

venoit à se dégoûter de la Philosophie, & à desesperer de pouvoir découvrir la verité ? Car je craindrois toûjours cela.

DESCARTES.

Vous aviez bien plus de sujet de craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les Hommes ne se décourageront point ; ce seroit grand' pitié qu'ils pussent tomber dans ce desespoir. Puis que les Modernes ne découvrent pas la verité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils ayent au moins autant d'esperance de la découvrir. Cette esperance est toûjours agreable, quoy que vaine. Si la verité n'est dûë ni aux uns, ni aux autres, du moins la même erreur leur est dûë.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS.

ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire vôtre bonheur. S. Valier vôtre Pere fait un crime exprés, à ce qu'il ſemble, pour faire vôtre fortune. Il eſt condamné à perdre la tête, vous allez demander ſa grace au Roy; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'eſt s'engager à en faire, & auſſi-tôt vous voilà Maîtreſſe de François I.

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aye eu en cela, eſt d'être entrée dans la galanterie par une auſſi belle Porte, que celle de l'amour d'une Fille pour ſon

ſon Pere. Mon goût pouvoit aiſément être caché ſous un pretexte ſi favorable.

A. DE BOULEN.

Mais vôtre goût ſe declara bientôt par les ſuites, car vos galanteries durerent plus long-temps que le peril de vôtre Pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſçait bien, que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la Fortune m'offrit, & que je ne paſſeray pas dans l'Hiſtoire, pour n'avoir été que mediocrement habile. On a admiré que le Connétable de Montmorenci eût été le Miniſtre & le Favori de trois Rois; mais j'ay été la Maîtreſſe de deux, & je

pretens que c'eſt davantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ay garde de diſconvenir de vôtre habileté, mais je croy que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous étes fait aimer long-temps, mais je me ſuis fait épouſer. Un Roy vous rend des ſoins, tant qu'il a le cœur touché; cela ne luy coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'eſt qu'à l'extremité, & quand il eſt au deſeſpoir.

LA DUCHESSE.

Mais la paſſion d'un Amant a toûjours beſoin d'être entretenuë; & un Mariage qui eſt une fois fait, ne donne plus de peine. Il eſt aiſé d'irriter l'Amour, quand on ne le ſatisfait pas; & fort mal-aiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuſer toûjours avec la même ſeverité, & il faloit que j'accordaſſe toûjours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOULEN.

Puis que vous me preſſez ſi fort par vos raiſons, il faut que j'ajoûte à ce que j'ay dit, que ſi je me ſuis fait épouſer, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moy, ſi je me ſuis fait aimer tres-conſtamment, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidelité.

A. DE BOULEN.

Je vous diray donc encore, que je n'avois ni vertu, ni reputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois déja compris, car j'euſſe compté la reputation pour la vertu même.

A. DE BOULEN.

Il me ſemble que vous ne devez

pas mettre au nombre de vos avantages, des infidelitez que vous fites à vôtre Amant, & qui, selon toutes les apparences, furent secrettes. Elles ne peuvent servir à relever vôtre gloire. Mais quand je commençay à être aïmée du Roy d'Angleterre, le Public qui étoit instruit de mes avantures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphay de la Renommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ay été infidele à Henri II. avec assez peu de mistere, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidelité se peut, ou cacher, ou reparer; mais comment cacher, comment reparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venuë à bout. J'étois coquette, & je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, & vous

vous vous laissâtes couper la tête. Toute Grand'Mere que j'étois, je ne me la fusse pas laissé couper.

A. DE BOULEN.

J'avouë que c'est là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur vôtre âge même, qui est vôtre fort. Il étoit assurément moins difficile à déguiser que la conduite que j'avois euë. Je devois avoir bien troublé la raison de celuy qui se resolvoit à me prendre pour sa Femme; mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en vôtre faveur, & accoûtumé peu à peu aux changemens de vôtre beauté, les yeux de celuy qui vous trouvoit toûjours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoissez pas bien les Hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoy qu'on ne soit rien moins; la dif-

ficulté n'eſt que de paroître aimable à leurs yeux, auſſi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincuë, je vous cede; mais du moins que je ſçache de vous par quel ſecret vous reparâtes vôtre âge. Je ſuis morte, & vous pouvez me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne foy, je ne le ſçay pas moy-même. On fait preſque toûjours les grandes choſes, ſans ſçavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les a faites. Demandez à Ceſar comment il ſe rendit le Maître du monde, peut-être ne vous répondra-t-il pas aiſément.

A. DE BOULEN.

La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUCHESSE.

Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ay eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Ceſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux Gens qui ont executé d'auſſi grandes choſes que luy & moy, on ne manque point de leur attribuer aprés coup, des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne meritoient.



DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

Avoüez la verité. Vous étiez bien groſſiers, vous autres Americains, quand vous preniez les Eſpagnols pour des Hommes deſcen-

dus de la ſphere du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroiſſoient de grands Oiſeaux qui voloient ſur la Mer.

MONTEZUME.

J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander ſi c'etoit un Peuple poli que les Atheniens?

F. CORTEZ.

Comment? Ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des Hommes.

MONTEZUME.

Et que dites-vous de la maniere dont ſe ſervit le Tyran Piſiſtrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athenes, d'où il avoit été chaſſé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la Deeſſe qui protegeoit Athenes.) Ne monta-t-il pas ſur un Chariot avec cette Deeſſe de ſa façon, qui

traversa toute la Ville avec luy, en le tenant par la main, & en criant aux Atheniens ; *Voici Pisistrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir* ; & ce Peuple si habile & si spirituel, ne se soûmit-il pas au Tyran pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche ?

F. CORTEZ.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Atheniens ?

MONTEZUME.

Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire, par les conversations que j'ay euës avec differens Morts. Mais enfin vous conviendrez que les Atheniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vû de Navires, ni de Canons ; mais ils avoient vû des Femmes ; & quand Pisistrate entreprit de les reduire sous son obeïssance, par le moyen de sa Deesse, il leur marqua

assûrément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec vôtre Artillerie.

F. CORTEZ.

Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris, la multitude entraîne les Gens de bon sens. Que vous diray-je? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MONTEZUME.

Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont crû dans tous les temps que la science de l'avenir étoit contenuë dans un trou soûterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé que quand la Lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanoüissement, par un bruit effroyable;

ble ; & pourquoy n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la terre ? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouïssances, & de ces Poulets sacrez, dont l'appetit décidoit de tout dans la Capitale du Monde. Enfin reprochez-moy une sottise de nos Peuples d'Amerique, je vais vous en fournir une plus grande qui sera de vos Contrées, & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grecques, ou Romaines.

F. CORTEZ.

Avec ces sottises-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MONTEZUME.

Nous étions bien-heureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être sçavans. On n'est pas toûjours capable de suivre l'exemple de ces Grecs, qui apporterent tant de soins à se preserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amerique avoit trouvé des moyens de s'en passer plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires, quand on sçait écrire ; mais nous ne sçavions point écrire, & nous faisions des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on sçait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté est de n'y sçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire, par exemple, des Pier-

res

res prodigieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pû élever ſans machines, auſſi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me ſemble que juſqu'à preſent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amerique.

F. CORTEZ.

Ils ſont aſſez prouvez par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmi nous, la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les puiſſances y ſont moderées par la juſtice, toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes legitimes; & même voyez à quel point nous ſommes ſcrupuleux, nous n'allâmes porter la guerre dans vôtre Païs, qu'aprés que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

MONTEZUME.

Sans doute, c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne meritoient; mais je croy que vous étes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiez ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalitez, la rendroit bien ſemblable à l'Amerique. La civilité meſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embaraſſe tous vos diſcours, & gêne toutes vos actions; mais elle ne touche point à vos ſentimens; & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos pretextes.

F. CORTEZ.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Heritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Eſt-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant

pendant s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

MONTEZUME.

J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont ; que les Heritiers, par exemple, devroient regretter leurs Parens ; ils reçoivent cette protestation, & pour luy en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne luy laissez pas exercer; & vous ne faites pas, mais vous representez ce que vous devriez faire.

F. CORTEZ.

N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MON-

MONTEZUME.

Mais vous vous ſouvenez d'elle auſſi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, ſe ſouvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toſcane, Païs barbare ſelon eux, & peu à peu ils en avoient ſi bien pris les coûtumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils ſentoient pourtant je ne ſçay quel déplaiſir d'être devenus Barbares; & tous les ans, à certain jour, ils s'aſſembloient. Ils liſoient en Grec leurs anciennes Loix, qu'ils ne ſuivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore; ils pleuroient, & puis ſe ſeparoient. Au ſortir de là, ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Païs. Il étoit queſtion chez eux des Loix Grecques, comme chez vous de la raiſon. Ils ſçavoient que ces Loix étoient au monde, ils en faiſoient mention, mais legerement, & ſans fruit. Encore les regrettoient-

ils

ils en quelque ſorte ; mais pour la raiſon que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître, & de la mépriſer.

F. CORTEZ.

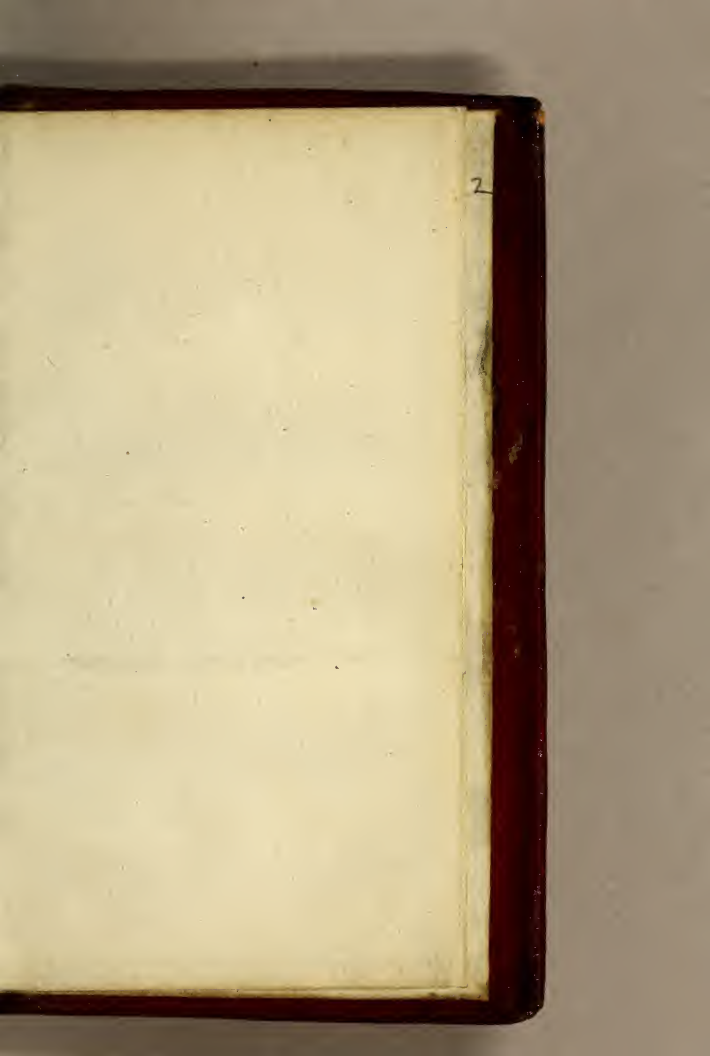
Du moins, c'eſt être plus en état de la ſuivre, que de la connoître mieux.

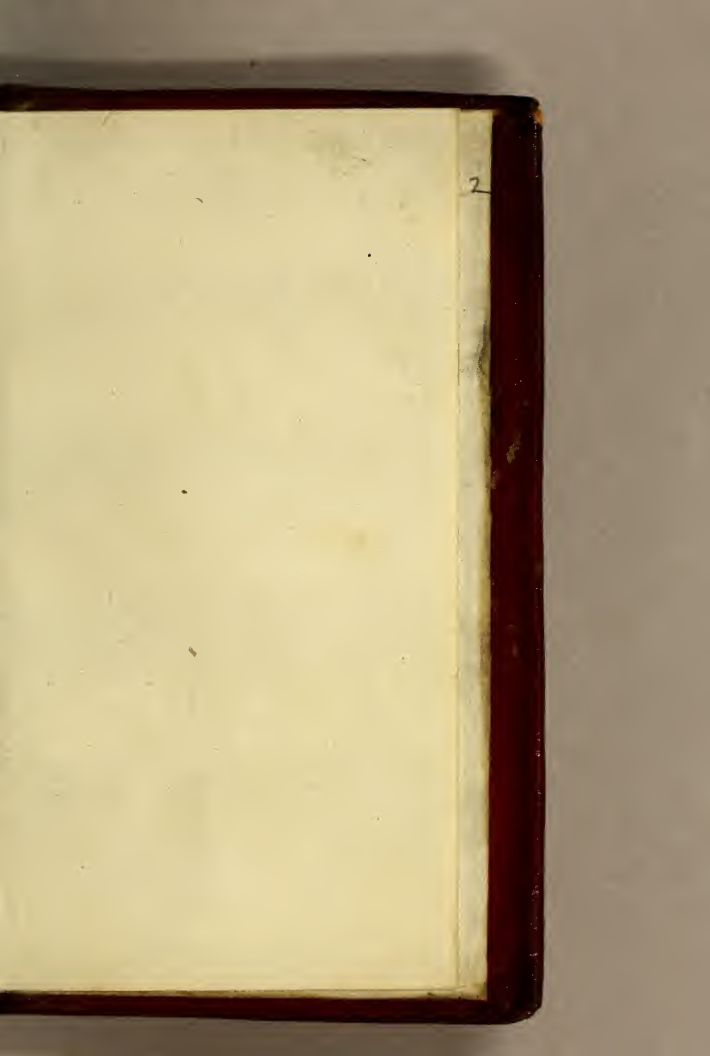
MONTEZUME.

Et nous ne vous cedons que par cet endroit? Ah ! que n'avions-nous des Vaiſſeaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient. Nous euſſions eu autant de droit de les conquerir, que vous en eûtes de conquerir les nôtres.

FIN.

fo — 10


2


2

A-F[12] G[6]/A-G[12]

Final G6 bl

